



LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Directeur-Fondateur : Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 130 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

20 janvier 1945

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

L'élection de Grey-Nord

A l'issue d'une séance du cabinet, M. King a annoncé mardi que le Parlement fédéral se réunira le 31 janvier prochain, tel que prévu, afin de proroger la présente session. Cependant, a-t-il ajouté, le gouvernement attendra le résultat de l'élection de Grey-Nord avant de fixer la date de la réouverture des Chambres. Cette décision n'a, elle non plus, rien d'imprévu, car il n'a échappé à personne que l'élection complémentaire du 5 février prenait une signification nationale et que son résultat déciderait vraisemblablement de la politique du gouvernement en ce qui concerne les prochaines élections générales.

Si le général McNaughton est élu, on croit que le gouvernement ne demandera pas de prolongation de son mandat et que la dissolution des Chambres se produira en avril. M. King a dit et répété qu'il y a deux choses qu'il désirait surtout éviter: prolonger l'existence du Parlement au-delà de la période prévue par la constitution canadienne, et tenir des élections au moment même où des combats particulièrement acharnés se déroulent en Europe.

Quand on a cru que l'Allemagne serait rapidement vaincue, qu'elle ne tiendrait guère plus que jusqu'à l'été, il a semblé que M. King pourrait concilier ses deux désirs. Et cela demeure encore dans le domaine du possible. Si le candidat libéral est élu dans Grey-Nord et que la dissolution des Chambres a lieu en avril, les brefs d'élection peuvent n'être pas émis immédiatement; le peuple canadien ne voterait alors qu'à la fin d'août. Tant de choses peuvent se passer d'ici là! La guerre d'Europe aura peut-être perdu beaucoup de sa violence et, en tout cas, aura vraisemblablement pris une tournure décidément favorable aux Alliés.

Mais M. King a toujours déclaré que, si l'opposition lui forçait la main, il considérerait alors des élections en temps de guerre comme inévitables. C'est ce qui se produira si le général McNaughton est défait.

Celui qui observe de façon désintéressée l'élection de Grey-Nord ne peut manquer d'être étonné de l'attitude même de l'opposition, car si les membres du gouvernement tentent sincèrement d'éviter la tenue d'élections en temps de guerre, nul ne sait mieux qu'ils ne le savent qu'un tel fait ne peut que les favoriser. On ne comprend donc point pourquoi les groupes d'opposition placent délibérément le gouvernement dans la position qui doit lui être la plus avantageuse.

M. King avait pourtant pris toutes les précautions possibles pour empêcher que l'élection du général McNaughton ne serve à une manœuvre de l'opposition pour provoquer des élections générales. Il y a à la Chambre plusieurs sièges vacants, et l'on considère que plusieurs comités auraient été plus sûrs pour les libéraux que Grey-Nord. Mais si le ministre de la Défense Nationale s'était fait élire de cette façon, l'opposition aurait pu prétendre que le gouvernement tentait d'augmenter sa force aux Communes.

Par conséquent, un député libéral a démissionné, créant ainsi une vacance qui pourrait être remplie par un membre du gouvernement sans modifier en rien la force respective des

Suite à la page 8 — Emile-Charles HAMEL.

M. HARVEY DÉNONCE L'O.J.C. À CALGARY

Nous traduisons du CALGARY HERALD, 15 janvier 1945, l'article suivant:

La Société secrète de la province de Québec — l'Ordre de Jacques Cartier — dénoncée par le sénateur T. D. Bouchard comme le "principal ennemi de l'unité canadienne", est une "menace terrible", a déclaré Jean-Charles Harvey, fondateur et directeur du journal LE JOUR, de passage à Calgary aujourd'hui.

"Les attaques faites par le Sénateur Bouchard contre cette Société secrète devant le Sénat canadien en juin 1944, étaient fondées; son discours était un acte de courage. Je l'admire et je l'approuve."

Les cheveux légèrement grisonnants, portant moustache et s'exprimant avec un accent français, M. Harvey est l'un des plus vaillants défenseurs de la cause de l'unité nationale dans le Québec. Comme journaliste, il a été reporter et rédacteur de plusieurs quotidiens québécois; il était jusqu'en 1934 rédacteur en chef du SOLEIL, de Québec.

Venu à Montréal, "forteresse de la société secrète", il a fondé LE JOUR, journal hebdomadaire, dans le but de travailler à resserrer l'unité canadienne et à faciliter entre les Canadiens de langue française et les Canadiens de langue anglaise une meilleure compréhension. "En anglais, a dit M. Harvey, LE JOUR se traduit de deux façons: "The Day" et "The Light"; quand j'ai donné un nom à mon journal, je pensais à "The Light".

Une des plus grandes réalisations dues à l'initiative du JOUR, déclare M. Harvey, c'est la loi du gouvernement provincial établissant l'instruction obligatoire dans Québec. "Jusqu'en 1943, les enfants n'étaient pas obligés de fréquenter les écoles."

M. Harvey a défini les méthodes de l'Ordre comme des "conspirations secrètes contre l'idée de former une nation forte et unie". Les membres de cette société s'efforcent de s'insinuer dans toutes les positions stratégiques des gouvernements fédéral et provincial, et surtout dans le service civil.

"Ils essaient de dominer les commissions scolaires municipales; ils essaient de contrôler l'Association des instituteurs... Soyons francs: à Montréal, ils la contrôlent en fait."

"Ils boycottent tous les Canadiens de langue française qui ne partagent pas leurs idées; leur propagande est subtile et venimeuse."

M. Harvey a cité un article récemment paru dans un journal de Montréal, dans lequel on donnait cette déclaration d'un personnage en vue du Bloc Populaire, à propos de l'effort de guerre: "Les Canadiens français ne sentent pas qu'ils défendent les intérêts de leur pays, non plus que ceux d'une cause très élevée ou idéaliste, mais bien plutôt les intérêts d'un impérialisme qu'ils n'aiment pas. Leur sentiment est profondément enraciné, et il exprime que notre loyauté n'est pleine et entière qu'envers notre seul pays: le Canada."

"Sous ce déguisement de canadianisme, ces gens combattent en réalité l'effort de guerre, en visant à créer un Etat français indépendant sur les bords du Saint-Laurent."

Cette société secrète, dit M. Harvey, "rassemble tous les extrémistes, tous les isolationnistes et la plupart des gens à mentalité fasciste. Le Bloc Populaire est leur parti politique, mais il n'est pas très fort." Au cours des dernières élections, le Bloc Populaire a enregistré à son compte 15 pour cent des votes, mais "au moins la moitié de ces votants ne réalisaient pas très clairement qu'elles étaient les véritables opinions du parti."

EN ROUTE

Quelques notes de voyage par Jean-Charles Harvey

Après avoir prononcé douze conférences en quelques jours, me voici à Calgary. Il y fait beau comme au printemps. A peine un soupçon de neige dans les replis du terrain. Le long des buildings, du côté du soleil, nos lourds manteaux d'hiver nous paraissent hors de saison. Je pense à Montréal avec ses cinq pieds de neige.

J'ai passé la journée d'hier à Medicine Hat, ville d'environ 12,000 habitants et qui fait typiquement ouest. Un citoyen de l'endroit, établi là depuis quarante ans, me disait: "C'était alors l'époque des cowboys. Tous les soirs, au coucher du soleil, ils arrivaient par groupes, chevaux au galop, criant, chantant et tirant des coups de pistolet à droite et à gauche. C'était comme un couvre-feu. Toutes les femmes et jeunes filles rentraient chez elles au pas de course. Les gars étaient maîtres de la place. Durant la soirée, on buvait ferme. Les temps ont bien changé. Les vachers de l'Alberta sont devenus moins pittoresques et plus rangés."

Il existe encore des cowboys. J'en ai vu ce matin même, dans les rues, avec leur chapeau à large bord, leur veston court et leurs bottes de cheval. Ils sont entrés modestement dans un café, sans manifester le moindre intention de nous répéter des scènes de l'ancien cinéma américain.

Le grand Kipling disait de Medicine Hat: "The town that was born lucky." Savez-vous pourquoi? Elle est bâtie sur d'immenses réserves de gaz naturel. On n'a qu'à y forer la terre en certains endroits et à une certaine profondeur pour en obtenir un gaz de haute qualité, dont on se sert pour l'éclairage, le chauffage et la force motrice. Pour l'usage domestique, le gaz coûte 25 cents le mille pieds cubes; pour l'industrie, de 3 à 5 cents. Pour quelques cents, on obtient l'équivalent d'une tonne de charbon. Je suis sûr que ces chiffres impressionneront tous les proprios de Montréal.

Grâce à cette ressource naturelle, Medicine Hat compte plusieurs petites industries intéressantes: deux poteries, plusieurs minoteries, une verrerie, trois fabriques de briques et autres. Le maire de l'endroit, M. Lang, me disait: "Je suis persuadé que plusieurs industriels de l'Est, en raison du bon marché de notre force motrice et pour parer aux difficultés du transport, trouveraient avantage à établir ici des succursales." J'en ai conclu qu'il était un excellent maire.

On m'a fait visiter les deux poteries de l'endroit. Elles fonctionnaient à pleine capacité. Dans l'une d'elles, j'ai observé un bon nombre d'ouvriers qui portaient, sur leur chemise, une large plaque d'étoffe rouge. Je demandai ce que cela signifiait au jeune ingénieur qui m'accompagnait. "Ce sont des prisonniers de guerre, dit-il, non pas des Allemands, mais des Tchécoslovaques, des Polonais, des Hollandais et autres. Plusieurs d'entre-eux étaient des potiers de leur métier." Au cours de l'entretien, cet ingénieur m'affirma, à ma surprise, que le Canada possédait tous les matériaux voulus pour fabriquer de la porcelaine de première qualité. "Il n'y a pas de meilleure glaise au monde", dit-il. "Il est inconcevable que le Canada continue, comme par le passé, à importer plus de 90 pour cent de la poterie qu'il consomme." D'après lui, voici le remède:

"Il faut à tout prix, après cette guerre, que nous adoptions une politique d'immigration qui nous permette de recruter des compétences dans tous les métiers. Nous n'aurons jamais trop de "skilled labor". Nous avons des ressources immenses et d'une variété extraordinaire, mais parce que notre population ignore le moyen de s'en servir, nous n'en faisons rien. Il a fallu les dures nécessités de la guerre pour nous forcer à trouver chez nous et utiliser chez nous des métaux et minéraux que nous importions parce qu'on les disait inexistant au Canada. C'est une tragique absurdité que de n'avoir, à l'heure

présente, que onze millions d'habitants en un pays qui devrait en avoir au moins quarante millions. Les États-Unis, plus jeunes que le Canada, en ont 130 millions. Ceux-ci sont de sinistres imbéciles qui prétendent que le Canada peut se développer normalement avec une poignée d'individus.

Cette idée de la nécessité de l'immigration existe partout au Canada. Sauf chez les quelques baptistards de chez nous et chez quelques socialistes avides de pêcher en eau trouble, il est un fait reconnu de tous les Canadiens, à savoir qu'un pays se développe et grandit avec des hommes et non avec des rêves.

Dans le train qui nous transportait de Medicine Hat à Calgary, il y avait plusieurs grands blessés de guerre. L'un d'eux occupait le siège voisin du mien. C'était un jeune homme blond, d'origine scandinave. Nous engageâmes la conversation. Il s'est battu en France, après le D-Day, dans les divisions canadiennes que l'on avait chargées du nettoyage des ports. Il a été blessé au siège de Calais. Il respecte la valeur militaire du soldat allemand qui lutte fanatiquement et ne lâche jamais. Il ajoute que les Allemands, en retour, craignent énormément les soldats canadiens. Mais voici la partie la plus intéressante de cet entretien que je traduis de mémoire:

"J'ai lu, dit-il, des articles du Jour parus dans le London Times et le Manchester Guardian. Vous ne sauriez croire combien de combattants pensent comme vous. Là-bas, nous avons tous oublié nos origines. Nous étions fiers de nous dire Canadiens, parce que les alliés nous respectaient et les ennemis nous craignaient. Nous avions conscience du grand rôle que jouait le Canada. L'éloignement nous a inspiré à tous un patriotisme, un sentiment spécifiquement canadien, que nous ne possédions pas avant. Les blessés surtout l'ont senti: ils ont eu des jours, des semaines et des mois pour penser. Ceux-là aussi y ont pensé qui ont passé trois ou quatre ans dans l'attente du combat, et qui, pendant cette période, ont eu le temps de raisonner, de bâtir en eux-mêmes, de regarder la réalité canadienne. Ils ont compris que la terre d'élection du monde, à l'heure présente, c'était le Canada."

Le grand blessé fit une pause et continua: "En rentrant au Canada, nous sommes surpris et indignés de constater qu'on s'y chicane encore pour d'insignifiantes questions de race. Nous sommes en présence de gens qui se disent encore Écossais, Anglais, Français, et qui pourtant n'ont plus rien de commun avec le vieux monde. Nous, qui sommes devenus uniquement des Canadiens, dans l'éloignement et l'épreuve, nous retrouvons chez nous et nous n'y rencontrons pas de Canadiens. Ne trouvez-vous pas ridicule que des citoyens du Cap-Breton, par exemple, se disent Écossais et apprennent le gaélique, alors qu'ils ne ressemblent plus du tout aux Écossais que j'ai vus de l'autre côté de l'Atlantique? Ne trouvez-vous pas absurde que les Canadiens de Québec se disent Normands, alors que les soldats québécois, que j'ai connus, sont de race totalement différente. Un Canadien fait trois Normands."

Y a-t-il une réponse à ce problème? Les Américains, mieux avisés que nous, ont créé une nation américaine. Peut-être existe-t-il, à Ottawa ou près du Capitole, une puissance occulte qui veut que les habitants de ce pays restent rivés à leurs misérables origines et ne portent qu'un seul et unique titre: "British Citizen". Il est possible que quelqu'un tienne à ce qu'il n'y ait pas place pour deux citoyennetés au Canada, la britannique et la Canadienne. Cela peut impressionner quand il s'agit de montrer la multiplicité des races, l'universalité, dans un empire. Cela ne fait pas l'affaire du Canada.

Jean-Charles HARVEY

BOURRAGE DE CRÂNE

par André Bowman

Le gouvernement britannique vient de publier la statistique officielle des pertes subies par les forces armées de l'empire, au cours des cinq années de guerre. Pareille publication est fort opportune, car, d'une part, l'opinion publique américaine réclamait quelques éclaircissements sur l'action militaire de leurs alliés et, de l'autre, la comparaison des pertes en tués, blessés, prisonniers et disparus permet de dissiper les idées fausses que l'on se faisait sur le chiffre normal des pertes à la suite d'opérations militaires. Autrement dit, ces statistiques prouvent d'une façon lumineuse que l'on a trop longtemps fait du bourrage de crâne, un bourrage injustifiable, eu égard aux événements récents.

Nous avons entendu parler des pertes fantastiques des Allemands. Ces pertes se calculaient par le moyen facile de la multiplication par un facteur fixe, choisi arbitrairement. On se rapportait toujours à la guerre de 1914-18 pour calculer le rapport moyen entre blessés et tués. Or, cette guerre est complètement différente de la précédente, en ce qu'elle est surtout une guerre de mouvements.

Pourtant, le nombre de prisonniers n'est nullement en rapport constant avec le nombre des blessés et encore moins des morts. Les évaluations des pertes, plus particulièrement de celles de l'ennemi, ont donc toujours été grossièrement exagérées. Même le Haut Commandement allié est tombé dans l'erreur. Pourtant, une analyse détaillée des pertes françaises en 1940 aurait

dû ouvrir les yeux sur les dangers de pareilles interprétations.

En ce qui concerne les pertes françaises, on ne possède pas de chiffres assez précis pour tirer des conclusions. Mais lors de l'offensive alliée en 1944, on a été à même de compiler des statistiques assez précises.

Au cours de sa retraite pendant la campagne France, l'ennemi a perdu quelque 600,000 prisonniers. Dans ce nombre étaient compris les soldats étrangers enrôlés de force dans l'armée allemande. Ces éléments avaient été placés avec un soin tout germanique en des points dangereux, mais destinés à être sacrifiés à l'occasion pendant que les troupes purement allemandes étaient retirées. Dans certains cas, ces troupes ont résisté jusqu'au dernier homme, mais la plupart du temps, elles se sont rendues, même après des pertes très faibles.

Il faut ajouter à cela que le nombre de prisonniers comprend aussi les blessés en plus, et ceci est très important, les non-combattants, les ouvriers-esclaves travaillant sous la direction de cadres allemands.

Ainsi, donc, le nombre total de prisonniers est beaucoup plus fonction de certains accidents géographiques que l'"effondrement moral" de l'ennemi. Il ne peut non plus servir de base au calcul du nombre de blessés et encore moins de celui des tués.

On a vu — dans les opérations autour de

Suite à la page 8

La Polka des colonels

Entre deux maux, il faut choisir le moindre. Entre deux déclarations, il faut opter pour celle qui vient de l'homme le plus qualifié. C'est pourquoi, sans vouloir prendre part pour une capitale contre l'autre, je préfère suivre Walter Lippman plutôt que le général Sosnokowski, même — et peut-être surtout, — en ce qui concerne le problème polonois.

Non certes, que le brillant journaliste américain soit infaillible. Personne ne l'est. Mais au moins a-t-il le mérite de l'expérience, du métier, de l'observation. Il est reconnu pour son impartialité et la sûreté de son jugement.

Mais, somme toute, je n'ai pas absolument besoin de me référer à lui quand il s'agit d'envisager le problème russo-polonois. Si je le fais, c'est que le général Sosnokowski, a commencé une campagne de propagande au Canada, campagne qui soulèvera infailliblement au pays les mêmes réactions qu'à Londres, où il n'est pas précisément en odeur de sainteté.

Il y a quelques mois à peine, l'offensive allemande pour la paix blanche recommençait sur une grande échelle. Il y a quelques semaines, profitant des succès initiaux de l'attaque en Belgique, elle prit la forme de la guerre des nerfs, et elle est arrivée à un point aigu.

Toujours, comme par une coïncidence remarquable, on revient à soulever des questions secondaires, à les envenimer et à semer le doute dans les esprits. La question stupide des frontières russo-polonoises a certainement contribué plus que toute autre à produire ces divergences regrettables qui ébranlent l'unité matérielle et morale du front intérieur allié.

Je me contente de faire remarquer cette coïncidence curieuse: l'offensive allemande de la paix semble toujours aller de pair avec l'évocation de la question polonoise. Ceux qui l'auraient oubliée, n'auront qu'à se reporter aux journaux de l'époque.

Quand on interdit en Angleterre (voir le cas Negrin) la libre propagande en faveur d'une idée, sous prétexte qu'un réfugié politique n'a d'autres droits que celui de se taire, il semble tout à fait logique d'étendre cette interdiction à tous les réfugiés.

Mais, la bizarre entité appelée "Nations Unies" est bonne fille. Elle ferme les yeux sur bien des choses, sur trop de choses. C'est ainsi qu'alors que la propagande belge est d'une parfaite correction, que celle de la Hollande ne laisse pas grand-chose à désirer, que celle de la Norvège pourrait servir d'exemple à tous, celle de la Pologne n'a réussi qu'à créer des embarras à tout le monde... aux Polonois les premiers. La propagande serbe (par opposition à la yougoslave) n'a pas été meilleure. Mais la Yougoslavie, qu'elle soit de droite ou qu'elle soit de gauche, ne soulève pas le même intérêt. Ce n'est après tout qu'un pays orthodoxe...

Donc, les réfugiés refusent de se taire. En admettant qu'on ne puisse pas leur imposer un silence absolu, on pourrait leur demander quelque discrétion.

Or, en fait de discrétion, que trouvons-nous?

Des individus qui, depuis toujours, cherchent à brouiller les cartes. Il a fallu interdire à Londres un journal polonois qui, de la première à la dernière ligne, ne contenait que des récriminations à l'égard de tous, Russes et Alliés compris. C'est à peine s'il n'y avait pas des insultes envers les dirigeants des pays qui donnent asile à tous ces "héroïques" réfugiés.

Aux États-Unis, une certaine presse, évidemment subventionnée, prêche presque la rupture de l'alliance avec la Russie. Au Canada, les choses ne vont pas aussi loin, mais elles vont loin, tout de même. Allons-nous, une fois pour toutes, être débarrassés de tous ces empoisonneurs de l'opinion publique, de ces gens qui ne manquent pas une occasion de prêcher la désunion dans le camp des démocraties? Il semble qu'on ne veuille rien faire et la séance continue.

Le dernier exemple est celui du général Sosnokowski.

L'ancien commandant en chef des forces polonoises (forces inexistantes, jusqu'au jour où les Russes ont laissé sortir de Russie quelque 60 mille hommes qui refusaient de se battre coude à coude avec les troupes soviétiques), l'ancien chef de cette armée, ancien vice-président, avec droit de succession, profite de son passage à Montréal pour se lancer dans une charge à fond de train contre la Russie. Pourtant, quand on annonce son voyage au Canada, on assure que le général venait au pays visiter ses enfants confortablement installés dans une maison d'éducation dirigée par les jésuites. On assure qu'il ne ferait pas de politique, naturellement. Et, non moins naturellement, le général en a fait...

Je ne pose pas la question de savoir si les enfants du général n'auraient pas leur place tout indiquée dans l'underground dont on nous parle tant quand rien n'est contrôlable, mais dont on ne nous parle plus quand il fait cause commune avec les Boches contre les troupes russes. Je le répète, je ne pose pas la question. La seule qui se pose est de savoir si l'unité alliée va être compromise par des déclarations furibondes d'un général dégommé, ou si l'on maintiendra cette unité, tout au moins jusqu'à la signature de la paix.

Je n'ai aucune dispute avec le général Sosnokowski. Il a droit d'avoir son point de vue. Mais, de grâce, qu'il le garde pour lui.

Tandis que le général parlait à Montréal, des journaux d'une tendance notoirement suspecte entreprennent une nouvelle campagne violente contre la Russie. Certaine feuille même imprima un article qui vaudra la peine d'être disséqué dans ces colonnes.

Qu'une section de l'opinion polonoise soit antirusse, entendu. Qu'elle proteste, quand elle risque de voir s'évanouir ses lucratives "jobs" politiques, admissible encore, que la Russie ne soit pas blanche comme l'oie proverbiale, cela ne fait de doutes pour personne, pas même pour moi.

Mais que cette question de frontières soit toujours évoquée au mauvais moment, que l'on enrôle les propagandistes (la Thompson en serait-elle une, à en juger par les faits notoirement faux qu'elle cita au cours de son débat contradictoire?) qui viennent semer la confusion dans les esprits, juste au moment où ces esprits doivent rester clairs, c'est ce qui dépasse les bornes des choses permises.

Je ne relève pas les arguments quasi-puérils du général. Je ne relève que son attaque furieuse contre une alliée. Si les conceptions militaires des généraux piludskistes étaient du calibre de ces arguments, il n'y a pas lieu de s'étonner de la défaite.

Un exemple d'arguments: "Quand le Kremlin nous parle d'une Pologne libre, il nous donne en même temps un avant-goût de cette liberté en emprisonnant des dizaines de milliers de soldats et d'officiers..." On pourrait dire, avec moins de risque de se tromper: "Quand le gouvernement "démocrate" de Varsovie nous parle de liberté, il entend celle d'emprisonner des dizaines

A. R. BOWMAN

Suite à la page 8

L'élection de Grey-Nord

— suite de la première page —

partis à la Chambre. De plus, le général McNaughton a annoncé, avant d'accepter la candidature, qu'il ne tenterait pas de s'implanter à Grey-Nord, mais chercherait plutôt d'obtenir, aux élections générales, un siège en Saskatchewan, où il est né. Tout ce que cherchait le gouvernement, par conséquent, c'était un arrangement temporaire.

Si McNaughton est défait, il est vraisemblable qu'il n'y aura pas d'autre session. Ce seront les élections générales, à brève échéance. Si l'on était seulement au milieu d'un terme parlementaire et que les élections générales soient encore éloignées de quelques années, on comprendrait mieux la tactique de l'opposition. Mais pourquoi hâter des élections qui, de toute façon, ne sauraient plus tarder que de quelques mois? Et tout cela pour aboutir à ce que tous avouent également détester: des élections en temps de guerre?

On dit généralement à Ottawa que M. Bracken, le chef du parti conservateur-progressiste, était opposé au choix d'un candidat dans Grey-Nord. M. Bracken aurait préféré garder tous ses atouts en main pour les élections générales. Le principal de ces atouts, c'est l'antipathie du public envers un gouvernement qui exerce depuis déjà longtemps le pouvoir. M. Bracken, semble-t-il, se rend compte de ce que l'électorat ne voterait pas "pour" les conservateurs, mais bien "contre" les libéraux.

La meilleure chance des conservateurs serait donc de se faire porter au pouvoir par l'impopularité des libéraux. Mais si les élections ont lieu en pleine guerre, beaucoup de gens voteront probablement en faveur de M. King simplement pour éviter un changement de gouvernement en temps de guerre, changement toujours redouté.

Dans la campagne actuelle de Grey-Nord, les conservateurs semblent devoir brandir surtout deux arguments: la conscription et l'antagonisme contre le Québec. Le pasteur Shields s'est déjà fendu d'une déclaration à l'effet qu'un vote en faveur du général McNaughton était un vote en faveur de la "hiérarchie catholique romaine".

On croit que la C.C.F. va surtout traiter de la politique d'après-guerre.

Quant au gouvernement libéral, il demande aux électeurs de Grey-Nord d'élire le ministre de la Défense Nationale afin de ne pas entraver le travail administratif que comporte la poursuite de la guerre.

On croit que, dans Grey-Nord, le général McNaughton est vulnérable sur la question de la conscription. Mais il reste à voir si le candidat conservateur, M. Case, est l'homme désiré pour le vaincre...

Emile-Charles HAMEL

La Polka des colonels

— suite de la première page —

de milliers d'Ukrainiens, de Lithuaniens... Ce qui n'enlèverait nullement à l'Etat polonais le droit d'exister. De même que, si la Russie a été obligée — ou s'est cru obligée — de mettre à l'ombre quelques milliers de gens, cela n'enlève pas le droit de l'Etat russe de prendre les mesures de sécurité qui lui conviennent. Même si nous les déplorons. Car il n'y a aucun doute à garder: la main russe a été lourde.

Mais l'essentiel reste: la Russie a libéré la moitié de la Pologne. Les territoires à l'est de la ligne Curzon ont fait retour à la Russie d'avant le Traité de Riga; la Charte de l'Atlantique n'est pas un traité, mais une simple déclaration de principes, de principes très généraux, dont certains sont inapplicables dans la pratique et ne peuvent, de toute façon, avoir un effet rétroactif. De plus, la Russie continue de libérer la Pologne, chose que personne d'autre ne saurait faire, pas même les colonels promus depuis généraux.

Si la Pologne a droit à la sécurité, il en est de même de la Russie et, en matière de frontières, c'est toujours le plus fort qui a raison. En 1921, les Polonais étaient les plus forts; ils ont imposé le traité de Riga. En 1945, les Russes tiennent le haut du pavé et, vraisemblablement, imposeront leurs volontés.

On est là devant un fait inéluctable. Au lieu d'envenimer les choses, les colonels polonais devraient au contraire essayer d'adoucir les angles. Si le cabinet de Londres ne s'était pas montré intraitable, Moscou aurait probablement transigé comme cela a été le cas avec le roi de Roumanie, avec le général Miklos et avec le célèbre Mannerheim (un Von, pour ceux qui l'auraient oublié).

Toute cette affaire se rattache indiscutablement à celle du partage éventuel de l'Allemagne. La Russie offre des compensations à la Pologne en taillant dans le Reich. La Pologne — certains éléments, s'entend — refuse obstinément. On veut bien tailler dans la chair de la Russie. Mais celle-ci est assez forte pour ne pas se laisser faire.

Il n'y a donc qu'à prendre son parti. Les Bourbons polonais refusent obstinément de le faire. C'est infiniment regrettable. Un jour viendra où la coupe sera pleine à déborder...

Walter Lippman n'est pas colonel, ni général. Mais, au moins, il a une vue claire des événements et des questions quand il constate que l'on se trouve en face de deux points de vue complètement opposés, absolument irréductibles. Il ne se leurre pas: il n'y a pas de solution idéale. Il est donc inutile de troubler le front allié. Une seule chose importe: la victoire.

Il est vraiment extraordinaire qu'il se trouve des gens pour négliger l'essentiel.

En sera du gouvernement futur de la Pologne comme il en sera de celui des Philippines. On ne voit pas les Etats-Unis permettant l'accession au pouvoir d'un cabinet qui leur serait hostile. On ne voit pas non plus la Russie tolérant à ses frontières un régime qui, depuis 1926, a fait le jeu de l'Allemagne, chaque fois que l'occasion se présentait. Du reste, ce n'est pas à un groupe qui répudia une des clauses essentielles du Traité de Versailles, celle de la protection des minorités, de venir maintenant se réclamer de cette Charte de l'Atlantique. La minorité polonaise, en Europe centrale, risque de se faire traiter comme le gouvernement polonais a traité jadis ses minorités.

Sans vouloir paraître cynique, on ne peut s'empêcher de penser que ce ne serait, après tout, qu'un juste retour des choses ici-bas...

A. R. BOWMAN

Faites abonner un ami!

Sachez grouper autour de ce vaillant hebdomadaire toutes les forces de la pensée et de la raison. C'est le meilleur moyen de prouver votre sincérité et d'assurer le triomphe de vos convictions.

ABONNEMENT

Montréal et autres pays (1 an) \$3.00
Canada et Royaume-Uni (1 an) \$2.50

BOURRAGE DE CRÂNE

par André Bowman

— suite de la première page —

Caen — 8,500 cadavres de soldats allemands. Malgré les déclarations optimistes de Montgomery (ou les propos qu'on lui a prêtés) il est absolument futile d'évaluer le chiffre total des pertes boches dans cette région à quelque trente-cinq ou quarante mille hommes, comme on a bien voulu le faire.

Il en a été ainsi tout le long de la campagne. Je ne parle pas des évaluations insensées des pertes de l'armée japonaise. A en croire certains, l'armée nipponne aurait perdu plus d'hommes qu'elle n'en a jamais eu sur tous les fronts d'Extrême-Orient et du Pacifique.

Je reste à la question des pertes sur le front occidental (Italie et Afrique comprises).

En ce qui concerne l'ennemi, nous ne pouvons avoir que des chiffres extrêmement approximatifs. Mais les pertes britanniques sont édifiantes. Elles s'arrêtent à la date du 30 novembre 1944 et elles ne comprennent pas les civils victimes des bombardements, ni le personnel de la marine marchandes, ni les morts de maladie.

Le chiffre total atteint plus du million d'hommes. Mais les proportions entre tués, blessés, disparus et prisonniers varient considérablement,

suivant les théâtres d'hostilités. Le nombre de tués anglais, par exemple est presque égal à celui des blessés (chose que j'ai déjà signalée dans mes chroniques), tandis que, en ce qui concerne le Canada, la proportion est de 3 à 4; en ce qui concerne l'Australie de 1 à 2.

On trouvera dans le tableau des pertes britanniques des indications précieuses sur les variations de proportions. Si on avait les pertes subies depuis l'offensive de Belgique, les chiffres seraient peut-être encore différents.

Tout ceci, pour mettre le public en garde contre le bourrage de crâne stupide qui fait croire que les pertes allemandes sont tellement effarantes que d'ici quelque temps l'ennemi n'aura plus de réserves. Il vaudrait beaucoup mieux regarder les choses en face et reconnaître que les Allemands ont encore des réserves abondantes.

Je laisse à mes lecteurs le soin de tirer des chiffres ci-dessous les conclusions qui s'imposent. L'une d'elles est qu'il est impossible de tabler d'une façon certaine sur les chiffres, même les plus officiels.

Remarque que le nombre de morts atteint plus du quart du total.

	Tués	Blessés	Disparus	Prisonniers
ROYAUME - UNI	199,497	235,205	39,383	161,020
CANADA	28,040	39,010	4,807	7,128
AUSTRALIE	18,015	34,336	6,913	25,597
NOUVELLE-ZELANDE	8,919	17,115	928	7,153
AFRIQUE DU SUD	5,783	11,796	599	10,765
INDE	17,415	45,224	13,935	76,023
AUTRES COLONIES	4,493	3,686	14,015	6,752
TOTAUX:	282,162	386,374	80,580	294,438

INCANTATION

Lumière! — Viens baigner les rides de mon front!
Viens éblouir la prunelle de mes yeux,
viens éclairer le noir de ma sombre prison.
Lumière! — J'ouvre mes bras, j'ouvre ma poitrine
à l'abondance de tes rayons!
Viens inonder le fond de mon âme
et donne la lumière à mes autres yeux!

Amour! — Viens donc me parler de l'amour
que j'accueillais à vingt ans!
Berce-moi de l'immense retour
du flot qui revient vainqueur
du fond de la mer aguerrie.
Amour! — Donne-moi donc mes vingt ans
ou rends-moi mon âme guérie!

Désirs! — Torture-moi ou sors de ma vie!
Je ne sais plus si je vous appelle
aujourd'hui, pour demain vous chasser.
Je ne sais plus si je vous hais, ou vous envie!
Je ne sais plus si je vous suis fidèle
ou si je veux vous oublier!

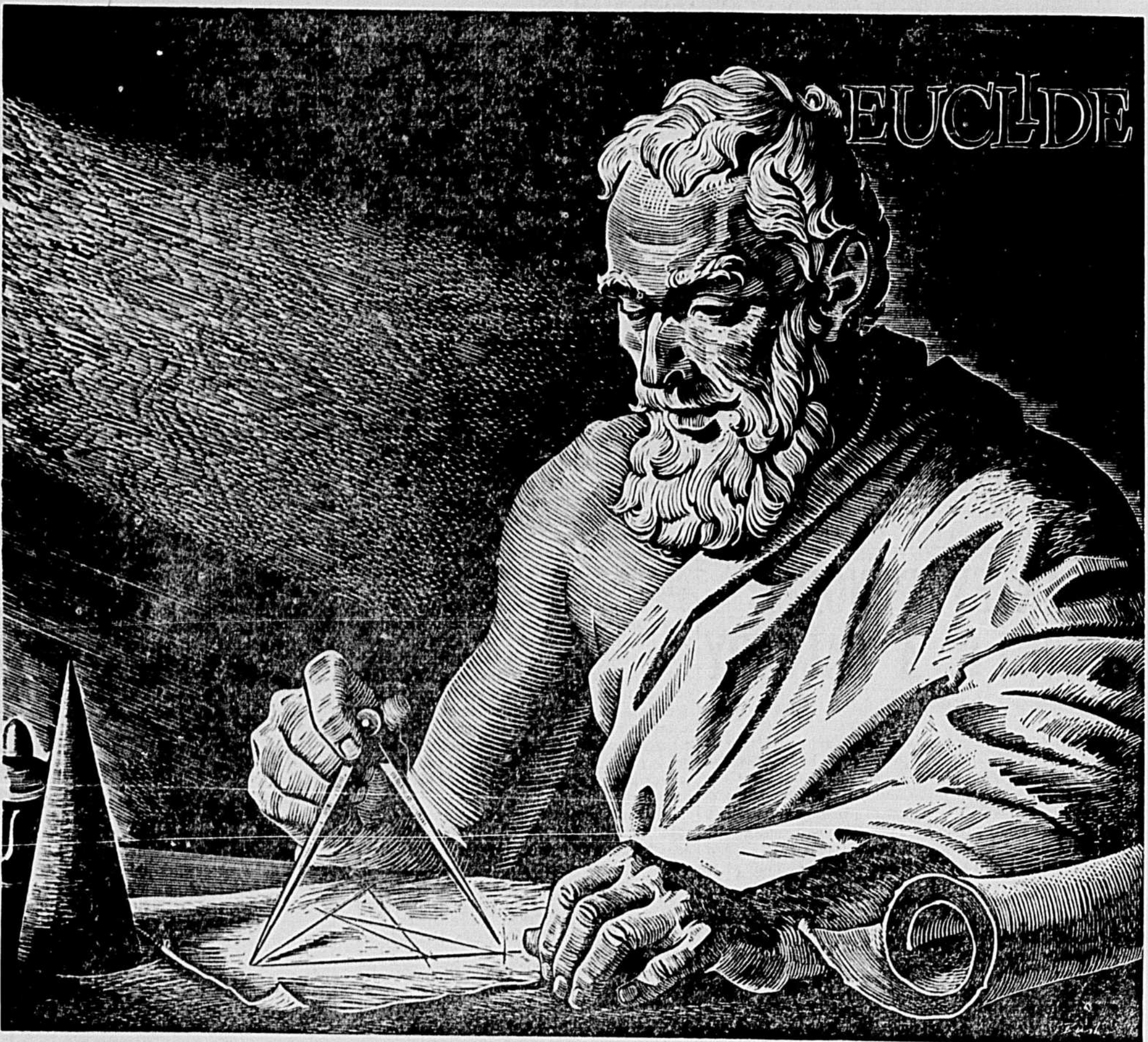
Souffrance! — Je t'ai longtemps méconnue
et mon cœur s'est lassé des joies
que l'on ramasse dans la rue!
Si tu veux être la Lumière
et le Désir et l'Amour...
Si tu veux m'apprendre une prière
d'enfant,
si le temps
m'en est donné,
je t'accueille en ce jour
et demain, je t'aimerai!

Ernest PALASCIO-MORIN

La Chine \$10,000,000.00 pour activer la production de guerre

CHUNGKING. — Le gouvernement vient de mettre à la disposition de la Commission de Production de Guerre un montant de \$10,000,000.00 (argent chinois) pour activer la production de guerre selon une décision des directeurs du bureau conjoint des quatre banques du gouvernement. La Commission emploiera ces fonds pour l'achat de produits de manufactures qui ne

sont pas sous le contrôle du gouvernement. Lorsque le niveau de production de ces usines sera jugé satisfaisant, la Commission leur accordera toute l'assistance requise en fait de capital, équipement et matériaux. La Commission se chargera de plus d'acheter les articles ainsi produits.
Le journal "Ta Kung Pao" rapporte que cet arrangement est bien reçu dans les cercles industriels qui croient que ce sera une bonne solution aux problèmes du capital et des débouchés les deux causes principales de l'inactivité dans les entreprises.



Il démembra l'Univers

Euclide, célèbre mathématicien grec explora les nouveaux domaines de la science et démembra l'univers en points, lignes, angles, courbes, surfaces et corps solides. Depuis 2,000 ans, ses *Éléments de Géométrie* ont été utilisés, presque sans changement. Les recherches d'Euclide ont ouvert de nouveaux horizons aux connaissances humaines.

LES RECHERCHES se poursuivent toujours. Il y a vingt-quatre ans, les recherches industrielles se rapportant au Nickel furent grandement intensifiées. Les laboratoires de l'Industrie du Nickel au

Canada, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne ont, depuis, découvert des centaines de moyens d'utiliser le Nickel et ses alliages pour fabriquer de meilleurs produits. Ces recherches ont été une aide précieuse dans le développement du Nickel au Canada.

Quand nous aurons gagné la guerre, ces mêmes laboratoires pourront encore une fois s'efforcer à trouver de nouveaux emplois pour le Nickel canadien. Leurs efforts seront soutenus par toute l'expérience accumulée au cours de la guerre. Les ingénieurs et les métallurgistes cana-

diens qui essaient constamment d'obtenir de meilleurs matériaux afin de pouvoir faire de meilleurs produits, sont invités à profiter de ces renseignements basés sur l'expérience obtenue au cours de toutes ces années de recherches faites sur le Nickel.

C'est ainsi que la science et l'industrie, travaillant ensemble, pourront multiplier l'usage du Nickel, et aider ainsi à maintenir l'exploitation des mines canadiennes de Nickel, la marche des usines à plein rendement et autant d'hommes que possible au travail.

LE PROGRÈS PAR LES RECHERCHES



Nickel Canadian

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED, 25 KING STREET WEST, TORONTO

QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

par André Bowman

Il est trop tôt encore pour pouvoir se prononcer sur les événements militaires qui se déroulent sur les différents fronts. A l'ouest, les Alliés ont indiscutablement gagné une bataille d'arrêt et tentent de reprendre l'offensive. Sur le front oriental, la liquidation de Budapest, d'une part, et la prise de Varsovie, de l'autre, ouvrent des perspectives nouvelles. La bataille des Philippines entre dans une nouvelle phase, de même que la lutte pour la suprématie navale dans le Pacifique. A première vue, les résultats sont encourageants. Nous saurons dans quelques jours la portée exacte de ces opérations qui peuvent avoir des suites considérables.

Mais c'est toujours dans le domaine politique et diplomatique que se trouvent les questions les plus intéressantes. Comme je le signalais la semaine dernière, il y a plus qu'un simple message au Congrès dans le message de Roosevelt. Il y a plus que des déclarations de circonstance dans les paroles du pape et dans celle de Churchill. Quand le sénateur Vandenberg, membre d'un parti en majorité isolationniste, se prononce en faveur d'une nouvelle attitude, c'est que quelque chose est changé dans ce parti. Cela implique une attitude nouvelle des Etats-Unis dans les problèmes internationaux et cela explique aussi la recrudescence de propagande en faveur de telle ou telle solution locale de tel ou tel problème local.

La prise de Varsovie change brusquement l'aspect politique de certaines questions entre autres celle du sort des frontières et, partant, de l'Allemagne. Elle rend plus impérieuse que jamais une nouvelle conférence des grandes Puissances, à laquelle peut-être la France sera conviée.

Le Vatican et la paix

Pour la première fois, depuis la déclaration de la guerre, le Vatican n'est plus entouré de sentinelles fascistes ou nazies. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles le Pape a pu faire une déclaration de principe, nettement favorable aux démocraties.

D'une voix brève, le Saint-Père a parlé au microphone. Il a dit : "... les peuples se sont réveillés de leur longue torpeur... La dure expérience leur a montré qu'il était temps de s'opposer vigoureusement à toute forme de dictature... de retourner vers un système tenant plus compte de la liberté et de la dignité humaines... ces masses sont maintenant convaincues que s'il y avait eu possibilité de faire échec au pouvoir absolu, le monde n'aurait pas été précipité dans cette guerre atroce..."

Le Vatican semble être revenu du fascisme... au moins temporairement.

Pas de communisme

Mais si le Saint-Siège n'a pas d'opposition à faire contre le gouvernement démocratique, il reste l'adversaire du communisme et sa conception de l'Etat idéal demande un gouvernement qui soit en pratique l'organisme "organique et organique". Le peuple et la masse humaine sont deux conceptions différentes. Le peuple ou les peuples vivent selon une certaine manière, ont une vie propre, tandis que les masses attendent les impulsions du dehors, ce qui permet toutes les manipulations. Les peuples ont une vie morale, les masses, des instincts.

Le Vatican se prononce pour une société des nations (sans majuscules) où l'autorité est effective et où règne l'égalité de souveraineté. Toute organisation internationale doit donc être basée sur le consentement mutuel. Cela nous laisse loin du fameux droit divin de l'Etat, théorie qui fut si chère à l'Eglise, des siècles durant.

Gloria Victis?

Nous n'irons pas jusqu'à dire que le message du pape visait à sauver les vaincus et à leur éviter un juste châtiment, mais il semble que l'espoir émis par le Saint-Père d'une collaboration sincère entre agresseurs et "agressés" soit bien optimiste et quasiment impossible dans la pratique. De même les paroles ambiguës au sujet des responsabilités de guerre ne sauraient donner satisfaction à toutes les victimes de la barbarie non seulement allemande mais aussi italienne, quand l'Italie suivait son César de carnaval.

Bien que le Pape ne possède pas de divisions, il reste néanmoins le chef spirituel de plus de 200 millions de catholiques européens et de 150 millions de catholiques sur le continent d'Amérique.

Ses vœux auront donc certainement une grosse influence quand viendra l'heure de signer la paix.

Le message de Roosevelt

Le douzième message envoyé par le président des Etats-Unis au Congrès américain était plus qu'un simple message annuel. C'était un discours-programme destiné au monde entier. Il était plus long que les précédents, et d'un niveau certainement beaucoup plus élevé. Il reflétait le discours d'un véritable homme d'Etat.

Deux points faisaient l'objet de critique, aussi bien au point de vue extérieur qu'au point de vue intérieur : la politique étrangère du pays et les responsabilités américaines en face des grands problèmes mondiaux. Depuis longtemps, l'opinion publique réclamait une claire définition de la ligne de conduite qu'entendait suivre les Etats-Unis. On craignait surtout un retour à l'isolationisme qui a fait tant de mal et a permis l'explosion actuelle.

En matière de politique étrangère le président ne pouvait mieux dire que quand il écrivait dans son message : "Nous sommes dans l'erreur quand nous croyons que la reddition des armées ennemies est suffisante pour l'obtention d'une paix durable... La reddition sans conditions est le premier pas, le pas nécessaire, mais le premier seulement..."

Le président continue en rappelant que toutes les libérations sont accompagnées d'une ère de troubles et de rajustements souvent très pénibles. La Guerre de l'Indépendance est là pour le prouver. Ce seront les peuples d'Europe qui résoudront leurs propres problèmes comme l'Amérique jadis résolut les siens.

Vient ensuite la mise en garde contre la désunion

entre les Alliés. Plus l'on approche de la victoire plus les dissensions entre les belligérants du même camp deviennent sensibles. Il est essentiel que ces-ci ne viennent pas obscurcir les buts de guerre des Alliés.

Avec beaucoup de réalisme, le président reconnaît que la force est à la base de toute politique, mais il demande qu'à l'avenir cette force ait des responsabilités pour contre partie.

Nous avons donc, en quelques lignes l'essentiel de la politique extérieure des Etats-Unis.

L'attitude future du pays se trouve dans les références du président envers cette attitude isolationniste qui a fait tant de mal au pays et au monde entier. Il n'y a pas de paix mondiale possible sans l'élimination de ces sentiments isolationnistes. De même, les "perfectionnistes", les gens qui ne parlent que de perfection, inapplicable dans la pratique, et les impérialistes (les partisans du Power-Politics et non de l'empire) sont autant d'obstacles à la paix. L'isolationisme doit son origine aux gens qui se retirent sous leur tente sous prétexte que le Traité de Versailles n'était pas parfait. D'autre part, l'Amérique refusa d'endosser certaines responsabilités. Il faut que cette fois-ci, il en soit autrement et avec la justesse de vue qui le place comme homme d'Etat de premier ordre, il reconnaît que les principes contenus dans la Charte de l'Atlantique ne sont pas immédiatement applicables. Il suffit d'avoir des principes et de viser à les appliquer.

Les obligations, pas nécessairement légales, des Etats-Unis envers les Alliés, les différents undergrounds sont clairement reconnus et impliquent que les peuples libérés ont droit aux gouvernements qu'ils désirent. Ce qui, indirectement fait table rase des prétentions parfois insensées de certaines cliques qui prétendent être les seules à représenter l'opinion de certains pays.

Enfin, après avoir mis au point la ligne de conduite du gouvernement envers les grandes questions économiques, Roosevelt a parlé du problème intérieur. L'essentiel est de "travailler au bien commun".

Il y avait bien longtemps qu'on n'avait entendu un président parler sur un plan aussi élevé.

Les opérations militaires

Si importantes qu'elles soient appelées à être d'ici quelques jours, les opérations militaires sont dans un stage qui ne permet pas de faire de commentaires très approfondis. Sur le front occidental, la poche creusée par l'attaque ennemie est en voie de disparaître, sous les coups redoublés des armées Montgomery et Patton. D'autre part, les Anglais attaquent avec vigueur dans le secteur d'Aix-la-Chapelle, ce qui confirme bien les prévisions de cette colonne : on est passé à un cheveu de la rupture du front ennemi quand les Allemands ont décidé d'attaquer. Il est probable qu'on s'est rendu compte de l'état de choses et qu'après avoir raté tant d'occasions, on tente de ne pas rater celle-ci.

Le général Patton a, paraît-il, attaqué dans la vallée de la Moselle et a pénétré de plusieurs milles en territoire ennemi. Si la nouvelle est vraie, on assiste aux premières opérations de contre-offensive, greffée sur celle lancée par les Allemands. Ces derniers tentent peut-être une diversion en face de la 7e armée américaine, à moins qu'ils ne s'apprêtent à livrer la bataille du fer. La censure qui pèse sur les nouvelles en provenance de ce secteur ne permet d'établir exactement la nature des opérations.

A l'est beaucoup de nouveau

Par trois fois l'hymne national polonais a retenti à la radio, à la suite de la prise inattendue de Varsovie. Les Polonais sont de nouveau dans leur capitale. La ville est en ruines, mais psychologiquement, c'est une grande victoire. D'autant plus qu'elle se double d'une avance sensationnelle dans le sud du pays. Déjà à Berlin, on parle de l'évacuation totale du pays conquis, car une fois la ligne de la Vistule forcée, et la Nareff franchie, il n'y a plus d'obstacle au flot russo-polonais.

Kielce et Radom sont tombés, et l'on n'est qu'au début de l'offensive d'hiver des Russes. La puissance de l'attaque a été formidable, car les Allemands ont appris à conduire une campagne d'hiver. L'enfoncement du front en moins de six jours permet d'augurer de grands succès à brève échéance.

Plus au sud, les armées soviétiques ont lancé une vaste offensive en Slovaquie tandis qu'ils enlevaient les derniers blocs de maisons de Budapest.

On saura dans quelques jours s'il s'agit d'une offensive entreprise en conjonction avec l'effort allié sur le front occidental. Si tel est le cas, le sort de l'Allemagne est scellé.

Il restera toujours aux Allemands une supériorité : celle de la propagande en faveur d'une paix négociée, cette paix que rejettent Roosevelt et Churchill mais que préconisent et l'Action Catholique et toutes les feuilles troubles qui abondent, hélas, aux Etats-Unis et au Canada.

En Extrême-Orient, les Américains poursuivent avec vigueur leur offensive. Il est visible que dans ce secteur, ils entendent conserver l'initiative et tentent d'acquiescer la supériorité définitive sur les Japonais. Là encore il faudra quelques jours pour connaître exactement la portée des engagements navals qui se sont livrés dans le Pacifique et le long des côtes d'Indo-Chine. Aux Philippines, il y a visiblement une tentative de coup brusqué, qui pourrait être décisif.

Mais en même temps, il ne faut pas oublier que les critiques adressées à McArthur lors de la campagne qui coûta l'archipel, étaient parfaitement justifiées. Lors de ces revers, on prétendit que les Japonais avaient attaqué à un endroit absolument inattendu. Or, rien qu'un examen de la carte montrait que l'attaque japonaise avait eu lieu par le seul endroit logique, dans le golfe de Lingayan, puisque les Américains sont revenus à Luzon par la même voie. Ce qui est une démonstration semblable à celle de Diogène qui prouvait le mouvement en marchant.

A.B.

L'Eclaireur éclairant...

L'Eclaireur, section de Saint-Georges, publiait ce qui suit :

Le grand forum qui devait avoir lieu dimanche dernier, le 19 novembre, a été remis au 26 du même mois, pour raisons majeures.

Le Rév. Père Albert, capucin qui doit présider cette soirée, a dû remettre son voyage d'une semaine.

On sait maintenant que le forum a pour sujet : "La restriction de la famille". Voilà une question brûlante d'actualité et qui pose des myriades de points d'interrogation.

Chacun aura l'opportunité d'avoir tous les éclaircissements possibles, dimanche soir. Après les causeries, la parole sera donnée à l'auditoire et on répondra à toutes les questions posées immédiatement.

Le Père Albert est accompagné d'une équipe qui connaît son métier à fond et on peut être assuré que pas un problème ne restera irrésolu.

L'entrée est gratuite mais exclusive aux personnes de plus de seize ans. A cause du sujet délicat au tableau, il est entendu que les enfants n'auront pas passage libre aux portes. C'est une précaution élémentaire que tout le monde comprendra.

Sans commentaires!...

Tout simplement...

On peut lire dans Relations, numéro de janvier 1945, cette phrase saute :

"Les catholiques du Basoutland demandent tout simplement que les déclarations de la Charte de l'Atlantique soient appliquées ici..."

Touchant, n'est-ce pas?...

NOTRE MAÎTRE LE PASSE DEMOCRATIQUE

A 8 h. 30 p.m. lundi le 29 jan., M. Edmond Turcotte, éminent journaliste canadien traitera de "Notre maître le passé démocratique" devant l'Institut Démocratique Canadien.

La conférence aura lieu au Windsor et l'entrée est libre.

Pour tous renseignements, s'adresser à 603 édifice Keefer ou téléphoner à L.Anc. 5671.

Dure période de transition

Le président de la Banque Royale du Canada prévoit que le passage à l'économie de paix ne se fera pas facilement.

"La transition de l'économie de guerre à celle de paix sera, même dans les conditions les plus favorables, une période extrêmement difficile", a dit le président de la Banque Royale, M. Morris W. Wilson, à la 76e réunion annuelle des actionnaires.

"Il faudra user de beaucoup de prudence en démantelant l'échec de la reconstruction des régions dévastées et la demande de consommation domestique fournissant du travail durant les deux premières années de l'après-guerre. C'est une opinion défendable, mais je crois, souligne M. Wilson, que l'on tend à exagérer l'importance."

Aux Etats-Unis l'énorme marché national constituera un débouché considérable pour les produits domestiques mais la prospérité canadienne ne saurait dépendre de ce même facteur.

Commerce extérieur
"Le Canada doit son développement économique à son commerce extérieur et à l'avenir, pour se procurer un revenu suffisant, il devra non seulement maintenir ses exportations au niveau d'avant-guerre, mais les accroître davantage, peut-être même doubler ce volume. Cependant pour qu'il en soit ainsi et pour que notre pays augmente son commerce d'exportation de façon à permettre le fonctionnement constant avantageux des industries agricoles, minières et forestières assurant ainsi un embauchage qui fournirait à la majorité les moyens de vivre convenablement, les conditions du commerce international ne devront pas être ce qu'elles étaient avant les hostilités."

Mesures à prendre
"Et pour conserver son commerce avec l'étranger, le Canada pourrait prendre certaines mesures, telles que la préservation et l'amélioration de la qualité de ses produits, une vigoureuse publicité et l'importation de marchandises provenant de pays auxquels il exporte les siennes, dans la proportion de leur capacité d'exportation ou de celle d'absorption de l'étranger."

"En outre le Canada pourrait ouvrir des crédits aux pays qui désirent acheter ses produits, tout comme il le fait dans la guerre actuelle, mais avec l'espoir de remboursement. On pourrait aussi accorder des subventions à l'exportation. "Il serait sage, dans certains cas



M. GRANT MacEWAN, professeur à l'université de Saskatchewan, a été élu au conseil d'administration de la Banque Royale du Canada. M. MacEwan est reconnu dans l'Ouest canadien comme une autorité en matières agricoles.

spéciaux, de faire des cadeaux de matières premières, de produits ouverts et de machinerie aux acheteurs possibles, afin d'aider et de hâter la réhabilitation de ces pays. Indépendamment des autres nations, le Canada peut aller aussi loin que cela. Toutefois si l'on réfléchit un instant seulement, l'on se rend compte des minces chances de succès sans la coopération internationale."

Coopération internationale
A ce sujet, M. Wilson a signalé l'entente conclue par les techniciens de 44 pays à Bretton Woods en juillet dernier, sur des systèmes de contrôle international des changes étrangers et des placements à l'étranger. Il a ajouté que le prochain pas vers la reprise générale du commerce mondial après la guerre devra être une conférence entre gouvernements sur une politique commerciale.

Les Nations alliées n'ont que de l'admiration pour ce que le Canada a accompli dans le domaine économique. "Voyons à ce que le Canada garde le rang qui lui revient, dans la préparation de la paix. J'espère sincèrement que le Canada sera l'un des premiers pays à approuver les principes émis à Bretton Woods, laissant le gouvernement libre de s'occuper des questions de détail dans la con-

sultation et l'entente avec les autres pays concernés".

M. Sydney-G. Dobson

En présentant le rapport annuel, le vice-président et gérant-général, M. Sydney-G. Dobson, a souligné le progrès impressionnant accompli par la Banque. "La corporation dont vous êtes les actionnaires, a-t-il dit, a rempli les services qui font l'objet de sa charte, et a pris une part considérable dans le développement du Canada."

"Durant la période de transition la Banque aura à aider financièrement sa clientèle dans les changements appréciables auxquels celle-ci devra faire face. Il faudra réviser jusqu'à un certain point la politique actuelle de prêts à court terme et, dans certains cas, voir à ce que celle des prêts à longue échéance soit adaptée aux conditions nouvelles."

"Je ne prétends pas, a ajouté M. Dobson, que nous devrions dévier de notre prudente pratique bancaire, mais vu que nous avons en portefeuille une somme considérable de fonds d'Etat, nous pouvons sans atteinte à notre degré de liquidité consentir aux emprunteurs méritoires des prêts à plus longue échéance."

UNE DÉPENSE ÉNORME

Le ministre des Munitions, M. Howe, a fait connaître à la fin de l'année quelques chiffres à propos de la production de guerre du Canada, chiffres qui, à plusieurs points de vue, ne laissent pas d'être étonnants.

Par exemple, l'item "Equipement de communication" a coûté au Canada pas moins de 336 millions de dollars.

Evidemment on peut expliquer cela par le fait que, dans toutes les phases de cette guerre, et dans toutes les armes — armée, marine, aviation — on se sert d'une quantité énorme de matériel pour établir les communications.

Dans cette guerre, la rapidité du transport est une des choses les plus importantes.

Devant ces faits, il y a pas à s'étonner que les civils aient quelque peu à attendre pour faire installer chez eux des appareils téléphoniques. Les besoins de la guerre, comme il se doit, passent les premiers, et les civils n'ont qu'à attendre. Les compagnies de téléphones font ce qu'elles peuvent pour s'adapter à ces situations difficiles.

SÉCURITÉ INTERNATIONALE

La première réunion de la Commission d'Etude des projets de Dumbarton Oaks pour l'organisation de la sécurité internationale, s'est tenue le 29 décembre au Quai d'Orsay.

A cette occasion M. Bidault prononça un important discours dans lequel il précisa quelques-uns des points de vue de la France.

"Nous sommes dans un monde violent et douloureux et, osons le dire ce monde ne cessera pas de si tôt d'être rude parce que rude est notre époque et parce que ce n'est pas en vain qu'on met les peuples à l'école de la force et de la colère. Les provocateurs vaincus gardent un long frémissement et ceux sortant victorieux de l'épreuve en sortent durcis."

Mais la France a pour sa mission la vocation de l'universel. C'est parce qu'elle surpasse les contingences et qu'elle retrouve toujours et souvent la première les grands principes essentiels : ceux du droit et de la justice... Aujourd'hui nous sommes en face de l'Allemagne hitlérienne, devant une Allemagne qui gardera longtemps peut-être la marque de l'Hitlérisme. Nous sommes en face d'un crime et contre un criminel il n'y a qu'une ressource : l'enfermer, lui ôter ses moyens de nuire et monter la garde. Cette garde, cette responsabilité et ce pouvoir de maintenir la paix

à qui doivent-ils incomber? Nous répondons : A tous. Il ne s'agit pas de dédaigner le concours des nations dites petites."

En conclusion, il a dit : "Ce n'est pas moi qui proposerais une conception de la sécurité appuyée sur le seul poids des armes."

M. Paul-Boncour dans sa réponse a rappelé que c'est en France que, pour la première fois, M. Léon Bourgeois avait proclamé la nécessité d'une force internationale. Il a lutté pendant 15 ans pour cette idée à laquelle tout le monde se rallie aujourd'hui.

LE JOUR est édité par la compagnie Le Jour Limitée, 180, rue Saint-Gabriel, suite 44, Montréal, tél. *Plateau 7671. Jean-Charles Harvey, directeur, et imprimeur par La Compagnie de Publication de "Le Jour" Limitée, 180, rue Saint-Gabriel, Montréal.



LES manchettes de journaux des derniers mois sont un avertissement pour chacun de nous. La Victoire n'est pas encore un fait accompli, et ne le sera peut-être pas de longtemps.

Voilà la raison pourquoi notre distillerie va continuer, durant les prochains mois, à fabriquer de l'alcool pour fins militaires. C'est notre tâche principale de distiller de l'alcool de guerre car ce produit essentiel sert à fabriquer les explosifs contenus dans les torpilles et les bombes. L'alcool guide, en quelque sorte, les aviateurs dans leurs missions périlleuses, puisqu'il est employé dans les bousoles. Il sert aussi dans les calmants et les remèdes employés sur les champs de bataille. Vous le trouverez encore dans les peintures et les laques dont on fait un si grand usage dans la guerre moderne.

L'alcool de guerre est requis en grande quantité. D'ici la Victoire, notre fabrique est à la disposition du Pays pour la distillation de ce produit essentiel.

MELCHERS DISTILLERIES LIMITED
MONTRÉAL BERTHIERVILLE



Le chœur des COSAQUES du DON du général Platoff qui nous reviennent au St-Denis les jeudi et vendredi, 25 et 26 janvier après avoir enthousiasmé leur auditoire l'an dernier. Ce chœur fait partout sensation par ses chants uniques et enlevants et par ses danses russes au rythme endiablé.

Conversation de Table

Développement de l'Art Culinaire
CHAPITRE III — No 15

par Louis P. De Gouy

Le PARDON BRETON est le pèlerinage annuel où les croyants vont pour racheter leurs péchés. Cette coutume est typique dans toute la Bretagne, où l'on dit que "plus de vin se dépense que de cire".

Du temps d'Hippocrate les anciens préparaient le vin en y mêlant l'eau de la mer. Hippocrate parle de cette pratique, qui avait pour but de le rendre moins visqueux, plus clair, et d'en prévenir l'altération. Plin, le grand transmetteur d'anecdotes vraies ou fausses, Plin rapporte qu'on dut cette découverte à un esclave ivrogne, qui, volant du vin à son maître, remplaçait le vin qu'il buvait avec de l'eau de mer; vers le milieu du tonneau le vin se trouva tellement amélioré que le maître du tonneau de vin crut devoir promettre une récompense à celui qui le lui avait dit. Il le remplaçait, l'esclave fit jurer à son maître par les grands dieux, et raconta tout. Ceci devint d'un usage public, et Dioscoride, dans son cinquième livre, donne la description des différents procédés d'après lesquels on préparait le vin par l'eau de mer.

Mais comme avec les Barbares toute civilisation disparaît, le vin, qui marqua un des degrés de la civilisation, disparut aussi.

Les premières boissons dont il soit fait mention dans les annales de la gastronomie après le passage des barbares, furent le cidre, puis la bière; puis viennent peu à peu les vins de toutes sortes; il est fait mention du cidre sous la seconde race, puis vint la bière. Le cidre était du vin clarifié, dans lequel on avait fait infuser des épicures; l'hypocras était du vin adouci avec du miel. Un abbé, malheureusement l'histoire n'a pas conservé son nom, donna un repas dans lequel il réunissait six mille convives devant trois mille plats.

Les diverses qualités des vins se firent reconnaître presque toutes aux premières occasions données aux gourmets de les apprécier; on ne parlait pas encore du vin de Champagne lorsque Venceslas, roi de Bohême et des Romains, étant venu en France pour négocier un traité avec Charles VI, se rendit à Reims au mois de mai 1397. Là il goûta le vin des environs de cette ville et il le trouva si bon, qu'il consacra trois heures chaque jour à s'enivrer, de trois à six. Le moment de s'occuper du traité vint enfin, et c'est ce que redoutait Venceslas. Le traité signé, le roi de Bohême demanda à séjourner encore quelques temps dans la ville qui lui avait été si hospitalière; il y resta un an. Il était resté un an à attendre le traité, un an à le discuter, et un an à se reposer de la fatigue que lui avait causé ce travail diplomatique.

En s'en allant il révéla au dauphin le secret de ce long séjour; le dauphin voulut goûter le vin

des environs de Reims et le trouva excellent. De là le commencement de la réputation des vins de Champagne.

Le vin de Bordeaux fut très longtemps à vaincre les préjugés qui existaient contre lui. Saint Simon raconte qu'il vient d'arriver à Paris à la cour un petit gentilhomme des environs de Bordeaux qui buvait de son vin; il fut question de ce phénomène pendant près de quatre-vingts ans sans que l'on élucidât la question. Cependant un jour le roi Louis XV, voyant venir à lui le maréchal de Richelieu, se souvint de cette discussion et résolut de le prendre pour juge d'une question dans laquelle il était expert. "Monsieur le Gouverneur de Septimanie, d'Aquitaine et de Novempopulanie", disait un jour le roi Louis XV au maréchal de Richelieu, "parlez-moi d'une chose: est-ce que l'on récolte du vin potable en Bordelais?" — "Sire, il y a des crus de ce pays-là dont le vin n'est pas mauvais". — "Mais qu'est-ce à dire?" — Il y a de ce qu'ils appellent du blanc de Sauternes, qui ne vaut pas celui de Montravel; ni ceux des coteaux bourguignons, à beaucoup près, mais qui n'est pourtant pas de la petite bière; il y a aussi un certain vin de Grave qui sent la pierre à fuil comme une vieille carabine, et qui ressemble au vin de la Moselle, mais il se garde mieux. Ils ont en outre dans le Médoc et du côté du Bazadais deux ou trois espèces de vin rouges, dont les gens de Bordeaux font des gascognades à mourir de rire. Ce serait la meilleure boisson de la terre et du nectar pour la table des dieux, à les entendre, et ce n'est pourtant pas là du vin de Haute Bourgogne, ou du vin du Rhône assurément! Ce n'est pas bien généreux ni bien vigoureux, mais il y a du bouquet pas mal, et puis je ne sais quelle sorte de mordant sombre et surnois qui n'est pas désagréable. Du reste on en pourrait boire autant qu'on voudrait, il endort son monde, et puis voilà tout. C'est là que j'y trouve de mieux".

Pour satisfaire la juste curiosité du roi gourmet, Mr. de Richelieu fit venir du vin de Châteaufort à Versailles, où Sa Majesté gourmande le trouva passable!! Bien difficile, ce monsieur roi! — Mais jusque là, malgré la préférence que le grand Cardinal avait pour lui, nul amphitryon n'eût eu l'idée de donner du vin de Bordeaux à ses convives, à moins que ceux-ci ne fussent des Bordelais, des Armagnacais, des Astarois et autres Gascons.

Louis P. De GOUY
(A suivre)

La politique à l'égard de l'Allemagne et le parti socialiste français

(Suite de la huitième page)

la distinction entre la bonne et la mauvaise Allemagne — distinction que persistent à faire, encore aujourd'hui, les socialistes anglo-saxons. M. Séverac écrivait ces lignes, que l'on ne s'étonnerait pas de trouver sous la signature de M. Coldwell ou de sir Stafford :

M. Henri de Kerillis, qui la nie (la distinction entre la bonne et la mauvaise Allemagne), a-t-il songé aux conclusions où cette négation le mènerait?

Il n'y en a que deux : ou bien l'extermination du peuple allemand, dont on débarrasserait la surface de la terre, comme on essaie de faire des fléaux qui la dévalent; ou bien la mise en tutelle étroite de l'Allemagne et un asservissement à d'autres Etats.

"Qui ne voit qu'aucune de ces deux éventualités

n'est réalisable? Et que l'une comme l'autre se heurtent à des impossibilités morales et matérielles.

M. Séverac aurait, lui, adopté une autre solution — celle que semblent vouloir préconiser le chef politique canadien et le ministre canadien et le ministre britannique: "faire confiance à l'Allemagne pour reprendre sa place dans le concert des nations réconciliées".

Cette solution, si elle prévaut sur celle que propose Vansittart, ne devrait rien nous apporter de bon. La fraternité humaine est une chose merveilleuse, mais est-il possible de fraterniser avec des brutes qui se sont montrées indignes du nom d'hommes? Les amis de la "bonne" Allemagne plaident la cause du diable... Espérons, pour la paix de demain, un triomphe de la froide raison sur un sentimentalisme faussé.

Emile-Charles HAMEL

Ladies' Morning Musical Club

Alexander Uninsky, pianiste, un des plus remarquables virtuoses des temps actuels se fera entendre en récital au Ritz-Carlton, le 25 janvier sous les auspices du L.M.M.C.

Il naquit à Kiev en 1910 et gradua au Conservatoire de Paris. En 1932, il fut vainqueur du Concours International Chopin et donna par la suite des concerts en Europe et en Amérique du Sud.

Depuis 1943, Alexander Uninsky est établi aux Etats-Unis. Au mois de février de la même année, il donnait son premier concert à Carnegie Hall. Les critiques mu-

sicaux les plus en vue l'ont tout de suite classé parmi les plus célèbres pianistes de l'heure. Selon eux, Alexander Uninsky possède une technique formidable qui l'aide à atteindre les sommets de la virtuosité. Son jeu est aussi empreint d'un charme musical très caractéristique et la ligne mélodique chante toujours avec beaucoup de discrétion.

Fait amusant à noter, M. Uninsky rencontra récemment à Chicago où il apparaissait comme soliste avec l'orchestre symphonique de cette ville, maître Désiré Defauw avec lequel il devait exécuter le troisième concerto pour piano et orchestre de Prokofiev, le même concerto qu'il exécutait sous la direction du même chef d'orchestre il y a trois ans à Bruxelles, en

Belgique.

Alexander Uninsky ouvrira la seconde partie de la saison du L.M.M.C. jeudi le 25 janvier à 3 heures de l'après-midi avec le programme suivant:

Sonates: do majeur, fa majeur, fa mineur... Scarlatti
Prélude et fugue en ré majeur... Bach-Busoni
Carnaval, Op. 9... Schumann
Ballade en fa mineur.

Op. 53... Chopin
Deux mazurkas: si bémol mineur, Op. 24... Chopin
Do dièse mineur, Op. 63... Chopin
Trois études:

Voiles... Debussy
Ce qu'a vu le vent
D'Ouest... Debussy
Danse russe, extrait de "Petrouchka"... Stravinsky



Les COSAQUES du DON du général Platoff, fameux chœur russe que l'on entendra au St-Denis, les jeudi et vendredi, 25 et 26 janvier donnent une large place aux danses typiquement russes. Le groupe ci-dessus participe à la Kosatchok, une éblouissante danse du Caucase.

Ce que la critique dit des Cosaques de Platoff

"L'ensemble est souple, bien sonnant, et les solistes interprètent avec beaucoup de vie et de couleur les fréquents passages qui leur sont confiés. Le changement des costumes, les éclairages variés et surtout la présence de splendides danseurs ayant à leur tête l'extraordinaire Tavasioff, tout cela ajoute à l'intérêt des pièces au programme".

C'est en ces termes que M. Marcel Valois disait l'an dernier le succès obtenu par les Cosaques du Don du général Platoff au Saint-Denis de Montréal. L'excellent ensemble nous revient cette saison, les 25 et 26 janvier, au théâtre Saint-Denis, toujours sous la direction de Nicholas Kostukoff.

De Vancouver, ce jugement: "Une enthousiaste assistance de plus de 2000 personnes a fait une ovation aux Cosaques du général Platoff. Plusieurs airs durent être répétés devant l'insistance inapaisable des auditeurs".

A New-York, la critique du "Times" dit de son côté: "Le chœur sonne de façon inusitée, produisant un effet dynamique, dans le pianissimo de la voix de tête comme dans le plus puissant fortissimo".

Les commentaires sont partout de cette qualité; ils ne font que traduire d'ailleurs les sentiments des auditeurs.

RETOUR EN COURS DE ROUTE

"Pourquoi ne laisse-t-on pas tous les tramways se rendre à destination au lieu de faire retourner quelques-uns avant qu'ils aient complété leur trajet?"

QU'ENTEND-ON PAR "RETOUR EN COURS DE ROUTE"?

Tout simplement le fait pour un tramway qui doit se rendre à une certaine destination, d'être retourné en cours de route vers son point de départ. Il en résulte que les voyageurs sont forcés de changer de tramway. C'est là, évidemment, un ennui sérieux pour ces derniers.

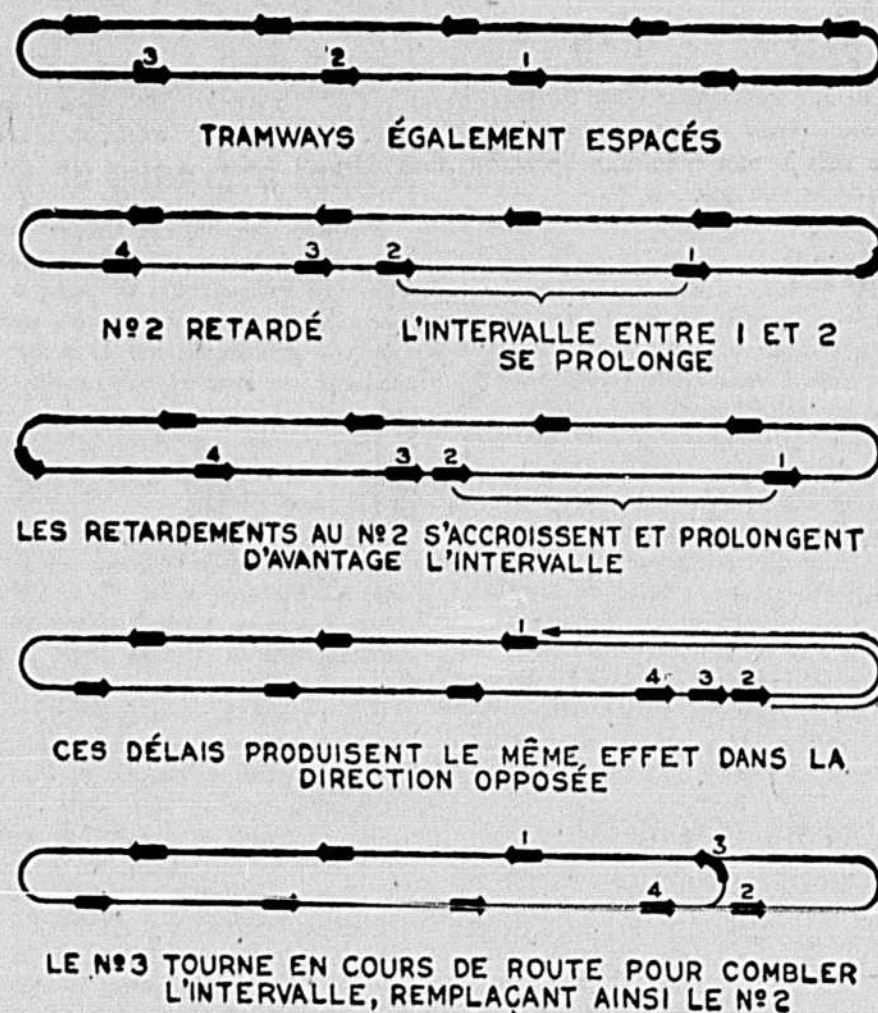
Il n'y a qu'une façon d'expliquer le fait qu'un tramway tourne en cours de route: c'est que cette voiture a été retardée. Lorsqu'un tel retard survient, le tramway ainsi retenu ne circule plus selon l'horaire établi. Il s'ensuit que le vide entre ce tramway et le tramway qui le précède prend de l'ampleur, alors que l'intervalle entre le tramway retardé et celui qui le suit est moindre.

LA DIFFICULTÉ AUGMENTE

Dès que cette situation se produit, la difficulté augmente; en effet, le tramway retardé est obligé de transporter plus que sa part normale de voyageurs et voit, en conséquence, augmenter de plus en plus l'intervalle qui le sépare du tramway précédent. Le premier tramway s'éloigne sans cesse du second, tandis que ceux qui suivent ce dernier s'en rapprochent de plus en plus et finissent par se grouper.

Le schéma ci-contre représente des tramways du même circuit, séparés par des intervalles réguliers. Le premier poursuit sa route d'après l'horaire prévu, tandis que le second subit un retard. Il y a immédiatement augmentation de l'intervalle qui sépare les deux premiers, augmentation proportionnelle à la durée du retard, cependant que les tramways 3 et 4 se rapprochent du no. 2. Comme ce dernier s'éloigne de plus en plus du premier, à cause du plus grand nombre de voyageurs qu'il doit prendre du fait de son retard, l'intervalle augmente donc sans cesse entre lui et le no 1. Il en résulte une situation complexe.

Cet état de choses s'aggrave du fait que des voyageurs attendent pour être transportés en direction opposée. C'est pourquoi il y a lieu de mettre fin à l'intervalle devenu trop considérable.



DANS L'INTÉRÊT DES VOYAGEURS

Comme on s'en rend compte, les longs intervalles entre deux tramways sont attribuables à des retards dans la circulation. Il n'y a qu'une façon connue de remédier alors à un tel état de choses: faire tourner un tramway en cours de route. Malheureusement, les voyageurs qui se trouvent à bord de ce tramway sont incommodés et nous avons pour principe de ne pas faire tourner ainsi une voiture s'il n'y a pas un autre tramway immédiatement disponible pour accueillir ces voyageurs. Si on ne fait pas tourner en cours de route un tramway fort retardé, on ne peut jamais parvenir à mettre fin à ce vide trop prononcé et les voyageurs qui attendent ce tramway en direction opposée continuent d'attendre, aux coins des rues. La Compagnie regrette toujours d'être obligée de faire tourner ainsi un tramway, mais elle ne connaît pas d'autre moyen de remédier à la situation suscitée par le retard. Les voyageurs qui se déplacent d'un tramway à un autre peuvent être assurés que, en ce faisant, ils rendent service à d'autres voyageurs qui attendent le tramway retardé.

Vente de billets très considérable pour Noël Brunet

De tous les artistes canadiens-français qui peuvent en ce moment affronter avec les plus grands honneurs le grand public, Noël Brunet se classe dans les premiers rangs. Son récital annuel est maintenant attendu avec beaucoup d'impatience par tous les mélomanes qui ont pu apprécier dans le passé ses incontestables ressources et son prodigieux talent. Noël Brunet est un éminent violoniste et son nom n'a pas fini de grandir au firmament artistique. C'est non seulement un devoir d'élémentaire logique que d'aller applaudir un compatriote qui nous fait honneur dans tous les pays du monde et qui se fait notre ambassadeur au point de vue artistique, mais c'est aussi un sentiment de légitime fierté qui doit pousser nos compatriotes à lui rendre hommage chaque an-

née. De fait tous l'ont compris. Car la vente des billets dépassait déjà les pronostics mêmes les plus optimistes. On s'attend même à une salle archi-comble pour cet événement.

Noël Brunet fut choisi cette année comme soliste avec l'Orchestre Symphonique de Montréal à l'Auditorium du Plateau sous la direction de maître Désiré Defauw. Au lendemain la presse enthousiasmée écrivait: "Noël Brunet a été le soliste. On connaît bien ce jeune artiste, sa sonorité pleine et chaude, sa virtuosité éblouissante et son magnifique instinct de l'interprétation... Il s'est révélé hier soir, dans une œuvre ingrate, un artiste digne de paraître comme soliste avec les plus grands orchestres américains." (Jean Valierand) Noël Brunet donnera son récital le 30 janvier au

AIDE CANADIENNE A LA RUSSIE

La division du vêtement, du Fonds canadien d'aide à la Russie, lance un appel à tous les citoyens du Canada. Elle leur demande d'aider à vêtir les orphelins et les touchés par la tourmente actuelle, dévastée par la guerre.

Dans les pays qui n'ont pas été touchés par la tourmente actuelle, il est difficile de s'imaginer à quel point les enfants ont souffert de la guerre. En Russie, par exemple, on compte que 15,000,000 enfants sont orphelins. Les pères et les mères de ces enfants sont tombés sur la ligne de feu ou durant les bombardements; d'autres ont été assassinés par les Nazis ou trainés en esclavage.

Ces enfants sans foyer souffrent terriblement du manque de vêtements. C'est au Canada qu'il appartient de manifester sa reconnaissance envers le peuple russe,

dont la part aura été si énorme à la victoire commune, en fournissant des vêtements aux petits russes.

Pour tout renseignement supplémentaire, s'adresser à la Division du vêtement, Fonds canadien de l'aide à la Russie, 14, rue Bloor ouest, Toronto.

LA COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL

Quand M. Aragon...

M. Louis Aragon s'en prenait récemment à M. André Gide avec tout le zèle et toute l'ardeur justicière d'un pur, d'un incorruptible. De même que tout communiste qui se respecte, il n'a point pardonné à l'immoraliste son *Retour d'URSS*, et tous les prétextes sont bons à citer "haro sur le baudet". Pour un peu, M. Aragon réclamerait qu'on lui serve, sur un plateau d'argent, la tête de M. Gide, suspect à ses yeux de collaboration avec l'ennemi.

Cela nous rappelle le temps où c'était M. Aragon lui-même qui était en butte aux accusations d'un fou furieux. C'était vers la fin de 1939 et, dans l'ACTION FRANÇAISE, M. Charles Maurras demandait pour son confrère M. Aragon les douze balles dans la peau qu'il recevra peut-être bientôt, lui, M. Maurras — étonnant retour des choses ici-bas!

Ce qui avait soulevé l'ire de M. Maurras, c'était un article de M. Aragon paru dans CE SOIR et aussitôt reproduit par l'HUMANITE, dans lequel article le rédacteur communiste déclarait sans rire que MM. Staline et Molotov venaient de sauver la paix en concluant un pacte avec l'Allemagne nazie. Montrait plus de mansuétude et, à notre sens, plus de psychologie, TEMPS PRESENT réclamait pour M. Aragon une fessée publique de la main d'un robuste ouvrier...

Dans son numéro du 29 décembre 1939, ce dernier journal disait, sous le titre *J'ai deux amours*:

"Qui chante cela? C'est Aragon et non Joséphine Baker. J'ai deux amours: 'La Russie et ma mie'. La Russie, ou Staline, c'est pour le temps de paix. 'Ma mie', ce devrait être pour le temps de guerre. Pauvre Aragon, comme le voilà triste!..."

"Aujourd'hui, il semble que Louis Aragon soit mobilisé, car il se plaint, en d'assez beaux alexandrins qui paraissent dans la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, de ne plus trouver sa femme dans son lit. Jamais Aragon n'avait rien écrit d'aussi 'humain' sans doute que ce poème intitulé *Le Temps des mots croisés*. Ah! il avoue qu'il n'est pas guerrier!"

*Je ne suis pas des leurs puisqu'il faut pour en être
Sarracher à sa peau vivante...*

"Une chance pour Aragon que Charles Maurras n'ait pas eu les pleins pouvoirs... Le terrible communiste Aragon, l'ex-surréaliste incendiiaire, devient un Henry Bataille, qui fait sauter la ponctuation, mais sait écrire:"

*Je suis à toi Je suis à toi seule j'adore
La trace de tes pas le creux où tu vis
Ta pantoufle perdue ou ton mouchoir Va dors
Dors mon enfant cratitif Je veille C'est promis*

"Allons, courage, soldats! L'après-guerre aura encore son Paul Gérauld."

C'était un peu dur... Tout de même, pas Gérauld! M. Aragon vaut mieux que cela, et il l'a prouvé depuis. La guerre a fini par révéler le poète qui était en lui, le poète qu'il s'efforçait de détruire au temps de sa rage surréaliste, en écrivant des ouvrages du goût de celui qui commençait par cette phrase remarquable:

"En français, faire veut dire chier."

C'est dans ce même livre, si j'ai bonne mémoire, que M. Aragon déversait des tombereaux d'injures sur la presse et la justice françaises, à cause de la publicité faite à sa condamnation pour vol du tronc des pauvres dans une église de campagne...

Avant de se fendre d'un grand réquisitoire contre M. Gide, à qui il devrait demander des leçons de français et de probité intellectuelle, M. Aragon aurait dû se reporter aux jours passés, enfuis, révolus... Quand M. Aragon avait deux amours...

Félicien MONDOR

FIÈVRE

Des pattes velues maintiennent ma tête dans un incendie gigantesque — ou suis-je moi-même un incendie dans lequel brûlent des monstres et des cris?

M'ensevelit la neige noire des milliers d'années. Je suis l'humanité sans une étoile... J'ai soif, j'ai peur.

Le sentier où je me trouve est si étroit que me happe déjà la mélodie de l'abîme au-dessus duquel nous sommes suspendus tous, les yeux clos.

Halina IZDEBSKA

Chroniques des LIVRES

Les Nourritures Terrestres

Par André GIDE

En vente chez Pony

Léon Blum écrit de Stendhal (qu'on me pardonne ce départ):

"Chronologiquement, ses livres sont d'un homme mûr; psychologiquement, ils sont d'un jeune homme, en ce sens qu'ils sont gouvernés par les premières idées et alimentés par les premières impressions. Peut-être, à première vue, pourrait-on justifier par là que son influence se soit exercée surtout sur des jeunes gens, ou tout au moins sur des hommes qui l'avaient aimé dès leur jeunesse".

Ne pourrait-on en dire autant de Gide? Si l'on s'accorde, bien entendu, une marge de quelques années sur la première partie de la proposition. Le fait demeure qu'il est aisé de retrouver dans tous ses livres la trace de ces premières idées et de ces premières impressions, car Gide n'a pas changé. Il est demeuré singulièrement le même, et l'écart entre les *Nourritures Terrestres* et les *Pages de Journal* (1939-1942) n'en est un que de style, de procédé. Que l'on compare, pour s'en convaincre, ces lignes du début du Livre IV des *Nourritures*:

"La nécessité de l'option me fut toujours intolérable; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'élisais pas".

... à ce passage des *Pages de Journal* (1939-1942), où il prend à son compte une réflexion de Jean Schlumberger:

"Ce n'est point par haine de la démagogie athénienne que Thucydide écoute les arguments de Sparte. C'est par un penchant de l'âme autrement rare et suspect et qui le compromet jusque dans les racines de sa volonté. Thucydide veut connaître les 'affaires des deux partis', non pas pour pérorer les secrets de l'ennemi, dénoncer les raisons de ses succès et mettre en évidence ses points faibles. Un tel désir monte-t-il à son cœur dans des moments d'impatience et de fatigue? Nous ne le savons pas. Nulle part nous ne surprenons un tel fléchissement de sa pensée et un tel rétrécissement de son émotion. Il faut bien admettre chez lui, même à l'égard de Sparte, ce mouvement de sympathie et de curiosité sans lequel il n'y a pas d'équité".

Voilà bien tout le fond de Gide, et ce n'est pas du tout ce qu'un M. Lockquell — en plagiant quelqu'un qui, lui-même, avait pris l'expression ailleurs — nomme: l'art de la fugue. C'est simple, comme il le dit dans les *Nourritures*, "une disposition à l'accueil", en vue d'"assumer le plus possible d'humanité". Gide n'a pas évolué, en ce sens qu'il a toujours conservé vis-à-vis le monde extérieur la même attitude. Il aura beau constater que le poêle de Descartes est éteint — pour les autres — et qu'il n'est plus possible aujourd'hui de se situer au-dessus de la mêlée — lorsqu'il s'agit des autres — il n'en prétend pas moins ne point descendre de sa tour d'ivoire, de laquelle il veut considérer d'un oeil serein les agissements de ses semblables.

En effet, tous les livres de Gide sont "gouvernés par les premières idées et gouvernés par les premières impressions". Gide, de toute sa vie, n'aura pas bougé d'un pouce, alors que le monde, lui, aura évolué. C'est de cette façon qu'il faut expliquer le *Retour d'URSS*. Gide n'a point fait machine arrière, il est tout bonnement demeuré ce qu'il était, fidèle à lui-même — et il faut bien cet odibris d'Aragon pour s'en étonner et jeter de hauts cris, laissant sous-entendre que... peut-être... le fascisme... Mais il devrait savoir, le pauvre, que Gide est aussi incapable d'être fasciste que d'être communiste!...

Les reproches qu'on peut adresser à Gide sont infiniment plus graves, et c'est précisément l'avoir conservé à travers tout un demi-siècle la même attitude intellectuelle. Gide ne s'est renouvelé qu'en surface. Le rythme des événements est trop rapide dans le monde pour ne pas exiger, au moins tous les dix ans, une révision complète d'un système de pensée. Ainsi, l'attitude d'un Romain Rolland, compréhensible en 1914, ne l'est plus aujourd'hui. L'attitude généreuse des socialistes à l'égard de l'Allemagne avant et après la première Grande Guerre, s'explique; aujourd'hui, c'est pur aveuglement que de demander pour l'Allemagne nazie un traitement de faveur. Les circonstances sont changées. Les problèmes ne se présentent plus de la même façon. On ne peut pas juger les événements d'il y a trente ans à la lumière des événements actuels, et inversement. Ce serait aussi stupide que de défendre les collaborationnistes en disant que Goethe, le grand Goethe, ne s'est point fait scrupule de visiter Napoléon; ce n'est pas du tout la même chose, et il faut posséder un esprit étonnamment primaire pour établir un rapport entre les deux. Les temps changent et il est complètement faux que ce soit toujours la même chose qui se produise. Valéry a tout de même vu plus clair là-dedans que la grande majorité de ses contemporains...

La conception individualiste de Gide ne laisse pas d'être pleine d'attrait; elle avait sans doute sa place entre 1900 et 1925, alors que les temps étaient différents... Mais je crois que la jeune génération présente demande autre chose, exige autre chose, non pas que Gide soit devenu, tout d'un coup, un écrivain secondaire, mais simplement que ses nourritures ne soient plus appropriées aux estomacs. Il eût dû oublier ses premières idées et ses premières idées et ses premières impressions, renouveler son stock. Il ne l'a pas fait...

On pourra de même voir dans l'oeuvre de Gide une admirable indifférence à l'égard des problèmes contemporains qui n'ont pas sur sa personne de répercussion directe. Quoiqu'il s'en défende, nul n'eut moins que lui le sens de la responsabilité sociale. Ses personnages et lui-même se meuvent dans un monde où il n'y a que des esprits, on ne retrace pas chez eux l'influence d'une période donnée, la marque d'une organisation sociale, de circonstances extérieures précises, comme chez Martin du Gard et Malraux. Gide vit en marge de la société, donc en marge de son temps. Pour avoir quelque vérité psychologique, un roman doit présenter ses personnages comme vivant à une certaine époque et se modelant sur les caractéristiques de cette époque. Ce sont ces caractéristiques qui déterminent, inconsciemment mais très réellement, les réactions des personnages.

Quant aux *Nourritures Terrestres*, je ne vois pas trop pourquoi on les réédite. D'autres oeuvres de Gide sont beaucoup plus attachantes, comme le voyage du Tchad et *Si le grain ne meurt*... Le symbolisme des *Nourritures* est fort loin de nous; cet art un peu précieux et qui repose sur la seule fantaisie de l'imagination, ces évocations lyriques d'un enthousiasme tout cérébral, apportent une maigre pâture aux voraces appétits d'une génération qui assiste à des événements aussi extraordinaires que ceux qui se déroulent depuis une dizaine d'années.

Pierre GELINAS

Mort de Louis Dantin

Au moment d'aller sous presse, nous avons le regret d'apprendre le décès de M. Louis Dantin, bien connu dans le monde littéraire.

Nous consacrerons la semaine prochaine un article à la mémoire de cet écrivain réputé, qui fut longtemps notre collaborateur.

Quand Salvador Dali partait à la conquête de l'Amérique...

Récemment, un éditorialiste du CANADA — en qui j'ai cru reconnaître mon ami Henri Girard — consacrait à Salvador Dali un article où il rappelait la déception causée aux Américains par ce fumiste. Il ne sera peut-être pas sans intérêt, à la lumière des faits nouveaux, de relire un court article paru, sous la signature de Paul Auroch, dans l'ORDRE de Paris le 13 mars 1939, au moment où Dali partait à la conquête de l'Amérique. Voici ce papier:

Un quart d'heure avec le prince du surréalisme

Salvador Dali, prince du surréalisme, "intelligence de la nouvelle mystique"... est parti pour les Amériques avec ses dernières toiles. Avant de quitter la terre de France, Salvador Dali avait réuni quelques amis pour présenter ses oeuvres. L'entre du surréalisme nous était ouvert... Surtout n'allez pas croire que Salvador Dali habite dans un immeuble hanté par les escargots et les araignées... Non, c'est une honnête, très honnête maison bourgeoise et si du moins il n'y a pas de "mar tristes" les persiennes sont hermétiquement closes et les murs sont tapissés d'astrakan noir. Quant au parquet il est ciré, très bien ciré, et il faut prendre garde à ne point glisser! Les sculptures du plafond sont du dix-huitième siècle très pur. C'est en vain qu'on chercherait les astucieuses combinaisons des jambes-fauteuils... Rien du cauchemar, du freudisme... Bien souvent une bourgeoisie du meilleur goût classique...

Et Salvador Dali, accompagné de sa "charmante dame", nous fit les honneurs de sa production. L'oeuvre maîtresse est un tableau qui s'intitule "L'Enigme d'Hitler". C'est bien une énigme car sur une seule toile on en perçoit à l'infini qui surgissent en d'innombrables et obsédantes variations. Dominant la composition deux objets s'imposent: un téléphone et le parapluie de M. Chamberlain... Calme, lucide, Salvador Dali commente:

"Tout mon problème se résume dans cette idée: donner au monde imaginaire le même degré de consistance qu'au monde réel de chaque jour. Le surréalisme est un automatisme pur, par lequel on se propose d'exprimer soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. Le résultat, voyez-vous, c'est l'apparition d'images d'autant plus belles qu'elles sont spontanées. Faisant suite aux violences gratuites et aux négations forcées de Dada, le surréalisme entend poursuivre la tâche de libération que Rimbaud et Lautréamont avaient entreprise. Riez si vous voulez! Nous savons que nous sommes les prophètes de l'avenir..."

Ainsi parlait Salvador Dali, virtuose du dessin et de la couleur, grand prince du surréalisme, apôtre qui part à la conquête de l'Amérique.

Salvador Dali continue à nous présenter des toiles où le délire d'interprétation atteint à un paroxysme inouï... un monde magnifique de couleurs, mais où on étouffe au milieu de rêves affreux. Est-ce le monde de demain? La folie? Le rêve?

Parions que les Américains répondraient sans hésiter à cette question!...

E.-Ch. H.

L'AUBERGE

par Guy de Maupassant

Pareille à toutes les hôtelleries de bois plantées dans les hautes Alpes, au pied des glaciers, dans ces couloirs rocheux et nus qui courent les sommets blancs des montagnes, l'auberge de Schwarzenbach sert de refuge aux voyageurs qui suivent le passage de la Gemmi.

Pendant six mois elle reste ouverte, habitée par la famille de Jean Hauser; puis, dès que les neiges s'amoncellent, emplissant le vallon et rendant impraticable la descente sur Loèche, les femmes, le père et les trois fils s'en vont, et laissent pour garder la maison le jeune guide Gaspard Hari avec le jeune guide Ulrich Künzi, et Sam le gros chien de montagne.

Les deux hommes et la bête demeurent jusqu'au printemps dans cette prison de neige, n'ayant devant les yeux que la pente immense et blanche du Balhorn, entourée de sommets pâles et luisants, enfermés, ensevelis sous la neige qui monte autour d'eux, enveloppe, étouffe, écrase la petite maison, s'amoncelle sur le toit, atteint les fenêtres et mure la porte.

C'était le jour où la famille Hauser allait retourner à Loèche, l'hiver approchant et la descente devenant périlleuse.

Trois mulets partirent en avant, chargés de hardes et de bagages et conduits par les trois fils. Puis la mère, Jeanne Hauser, et sa fille Louise montèrent sur un quatrième mulet, et se mirent en route à leur tour.

Le père les suivait accompagné des deux gardiens qui devaient escorter la famille jusqu'au sommet de la descente.

Ils contourneront d'abord le petit lac, gelé maintenant, au fond du grand trou de rochers, qui s'étend devant l'auberge, puis ils suivirent le vallon clair comme un drap et dominé de tous côtés par des sommets de neige.

Une averse de soleil tombait sur ce désert blanc éclatant et glacé; l'allumait d'une flamme aveuglante et froide; aucune vie n'apparaissait dans cet océan des monts, aucun mouvement dans cette solitude désolée; aucun bruit n'en troublait

le silence.

Peu à peu, le jeune guide Ulrich Künzi, un grand Suisse aux longues jambes, laissa derrière lui le père Hauser et le vieux Gaspard Hari pour rejoindre le mulet qui portait les deux femmes.

La plus jeune le regardait venir, semblait l'appeler d'un oeil triste. C'était une petite paysanne blonde, dont les joues laiteuses et les cheveux pâles paraissaient décolorés par les longs séjours au milieu des glaciers.

Quand il eut rejoint la bête qui la portait, il posa la main sur la croupe et ralentit le pas. La mère Hauser se mit à lui parler, énumérant avec des détails infinis toutes les recommandations de l'hivernage. C'était la première fois qu'il restait là-haut, tandis que le vieux Hari avait déjà passé quatorze hivers sous la neige dans l'auberge de Schwarzenbach.

Ulrich Künzi écoutait, sans avoir l'air de comprendre, et regardait sans cesse la jeune fille. De temps en temps il répondait: "Oui, madame Hauser." Mais sa pensée semblait loin et sa figure calme demeurait impassible.

Ils atteignirent le lac de Daube, dont la longue surface gelée s'étendait toute plate, au fond du val. A droite, le Danbenhorn montrait ses rochers noirs dressés à pic auprès des énormes moraines du glacier de Loemern qui dominait le Wildstrubel.

Comme ils approchaient du col de la Gemmi, où commence la descente sur Loèche, ils découvrirent tout à coup l'immense horizon des Alpes du Valais dont les séparait la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de sommets blancs, inégaux, écrasés ou pointus et luisants sous le soleil: le Mishabel avec ses deux cornes, le puissant massif du Wissehorn, le lourd Brunneghorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tour d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse coquette.

Puis au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme effrayant, ils aperçurent Loèche,

dont les maisons semblaient des grains de sable jetés dans cette crevasse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et qui s'ouvre, là-bas, sur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans cesse et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village presque invisible, à son pied. Les femmes sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les avaient rejointes.

— Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage; à l'an prochain, les amis.

Le père Hari répéta: "A l'an prochain." Ils s'empressèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Künzi, il murmura dans l'oreille de Louise: "N'oubliez point ceux d'en-haut." Elle répondit "non", si bas, qu'il devina sans l'entendre.

— Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne nuit.

Ils disparurent bientôt tous les trois au premier détour du chemin. Et les deux hommes s'en retournèrent vers l'auberge de Schwarzenbach.

Ils allaient lentement, côte à côte, sans parler. C'était fini, ils restaient seuls, face à face, quatre ou cinq mois.

Puis Gaspard Hari se mit à raconter sa vie de l'autre hiver. Il était demeuré avec Michel Canol, trop âgé maintenant pour recommencer; car un accident peut arriver pendant cette longue solitude. Ils ne s'étaient pas ennuyés, d'ailleurs; le tout était d'en prendre son parti dès le premier jour; et on finissait par se créer des distractions, des jeux, beaucoup de passe-temps.

Ulrich Künzi écoutait, les yeux baissés, suivant en pensée ceux qui descendaient vers le village par tous les festons de la Gemmi.

Bientôt, il aperçut l'auberge, à peine visible, si petite, un point noir au pied de la monstrueuse vague de neige.

Quand ils ouvrirent, Sam, le gros chien frié, se mit à gambader autour d'eux.

— Allons, fils, dit le vieux Gaspard, nous n'avons plus de femmes maintenant, il faut préparer le dîner, tu vas épécher les pommes de terre.

Et tous deux, s'asseyant sur des escabeaux de bois, commencèrent à tremper la soupe.

La matinée du lendemain sembla longue à Ulrich Künzi. Le vieux Hari fumait et crachait dans l'âtre, tandis que le jeune homme regardait par la fenêtre l'éclatante montagne en face de la maison.

Il sortit dans l'après-midi, et, refaisant le trajet de la veille, il cherchait sur le sol les traces des sabots du mulet qui avait porté les deux femmes. Puis, quand il fut au col de la Gemmi, il se coucha sur le ventre au bord de l'abîme, et regarda Loèche.

Le village, dans son puits de rocher, n'était pas encore noyé sous la neige, bien qu'elle vint tout près de lui, arrêlée net par les forêts de sapins qui protégeaient ses environs. Ses maisons basses ressemblaient, de là-haut, à des pavés, dans une prairie.

La petite Hauser était là, maintenant, dans une de ces demeures grises. Dans laquelle? Ulrich Künzi se trouvait trop loin pour les distinguer séparément. Comme il aurait voulu descendre, pendant qu'il le pouvait encore!

Mais le soleil avait disparu derrière la grande cime de Wildstrubel; et le jeune homme entra. Le père Hari fumait. En voyant revenir son compagnon, il lui proposa une partie de cartes; et ils s'assirent en face l'un de l'autre des deux côtés de la table.

Ils jouèrent longtemps, un jeu simple qu'on nomme la brisque, puis, ayant soupé, ils se couchèrent.

Les jours qui suivirent furent pareils au premier, clairs et froids, sans neige nouvelle. Le vieux Gaspard passait ses après-midi à guetter les aigles et les rares oiseaux qui s'aventurent sur ces sommets glacés, tandis que Ulrich retournait régulièrement au col de la Gemmi pour contempler le village. Puis ils jouaient aux cartes, aux dés, aux dominos, gagnaient et perdaient de petits objets pour intéresser leur partie.

Un matin, Hari, levé le premier, appela son compagnon. Un nuage mouvant, profond et léger, d'écume blanche s'abattait sur eux, autour d'eux, sans bruit, les ensevelissant à peu sous un épais et lourd matelas de mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégarer la porte et les fenêtres,

creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudreuse de glace que douze heures de gelée avaient rendue plus dure que le granit des moraines.

Alors, ils vécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplissaient régulièrement: Ulrich Künzi se chargeait des nettoyage, des lavages, de tous les soins et de tous les travaux de propreté. C'était lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages réguliers monotones étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient d'impatience, de mauvaise humeur, ni de paroles agrestes, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en allait à la recherche des chamois; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarzenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit au-dessous de glace. Le soleil n'était pas encore levé, le chasseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui passait aussi ses jours et ses nuits à dormir devant le feu; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme on l'est par le désir d'une habitude invincible.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait rentrer à quatre heures.

La neige avait nivelé toute la profonde vallée, comblant les crevasse, effaçant les deux lacs, capotant les rochers; ne faisant plus, entre les sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et glacée.

Depuis trois semaines, Ulrich n'était pas revenu au bord de

l'abîme d'où il regardait le village. Il y voulait retourner avant de gravir les pentes qui conduisaient à Wildstrubel. Loèche maintenant était aussi sous la neige, et les demeures ne se reconnaissaient plus guère, ensevelies sous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Loemern. Il allait de son pas allongé de montagnard, en frappant de son bâton ferré la neige aussi dure que la pierre. Et il cherchait avec son oeil perçant le petit point noir et mouvant, au loin, sur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier il s'arrêta, se demandant si le vieux avait bien pris ce chemin; puis il se mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait; les neiges devenaient roses; un vent sec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri d'appel aigu, vibrant, prolongé. La voix s'éleva dans le silence de mort où dormaient les montagnes; elle courut au loin, sur les vagues immobiles et profondes d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau sur les vagues de la mer; puis elle s'éteignit et rien ne lui répondit.

Il se remit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel empourpraient encore; mais les profondeurs de la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraînaient en lui, allaient arrêter et geler son sang, raidir ses membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enfuyant vers sa demeure. Le vieux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin; il serait assis devant le feu, avec un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich courut plus vite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Effaré, Künzi, tournant sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant toujours voir revenir le vieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La

nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les mains en rêvant aux accidents possibles.

Gaspard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans la neige, saisi, raidi par le froid, l'âme en détresse, perdu, criant peut-être au secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où? La montagne était si vaste, si rude, si périlleuse aux environs, surtout en cette saison, qu'il aurait fallu être dix ou vingt guides et marcher pendant huit jours dans tous les sens pour trouver un homme en cette immensité.

Ulrich Künzi, cependant, se résolut à partir avec Sam si Gaspard Hari n'était point revenu entre minuit et une heure du matin.

Il mit deux jours de vivres dans un sac, prit ses crampons d'acier, roula autour de sa taille une corde longue, mince et forte, vérifia l'état de son bâton ferré et de la hachette qui sert à tailler des degrés dans la glace. Puis il attendit. Le feu brûlait dans la cheminée; le gros chien ronflait sous la clarté de la flamme; l'horloge battait comme un coeur ses coups réguliers dans sa gaine de bois sonore.

Il attendait, l'oreille éveillée aux bruits lointains, frissonnant quand le vent léger froissait le toit et les murs. Minuit sonna; il tressaillit. Puis, comme il se sentait frémir et apeuré, il posa de l'eau sur le feu, afin de boire du café bien chaud avant de se mettre en route.

Quand l'horloge fit tinter une heure, il se dressa, réveilla Sam, ouvrit la porte et s'en alla dans la direction de Wildstrubel. Pendant cinq heures, il monta, escaladant des rochers au moyen de ses crampons, taillant la glace, avançant toujours et parfois halant, au bout de sa corde, le chien resté au bas d'un escarpement trop rapide. Il était six heures environ quand il atteignit un des sommets où le vieux Gaspard venait souvent à la recherche des chamois.

Et il attendit que le jour se levât.

(A suivre)

Assemblée annuelle de la Banque Royale du Canada

Morris W. Wilson, président, dit que le développement du Canada dépend d'un système mondial d'échanges et d'un régime monétaire basé sur la stabilité. Il souhaite que le Canada soit un des premiers à approuver les principes de la conférence de Bretton Woods.

Sydney G. Dobson, vice-président et gérant général, déclare que l'actif total atteint un sommet sans précédent, et que l'augmentation de l'an dernier a été la plus élevée dans l'histoire de la banque. — Les succursales de la banque dans le sud en excellente posture pour faciliter le commerce avec l'Amérique Latine.

Morris W. Wilson, président de la Banque Royale du Canada a présidé à l'assemblée annuelle de cette institution, sur l'importance vitale pour le Canada d'avoir un commerce étranger basé sur un système monétaire international et sur la stabilité.

PROBLEMES DE COMMERCE ÉTRANGER

"Normalement nous exportons considérablement plus à la Grande-Bretagne et aux autres pays de l'Empire que nous importons d'eux. D'un autre côté, nos importations des États-Unis sont ordinairement plus fortes que nos exportations à ce pays. Dans des conditions normales de change, il était relativement facile d'ajuster la situation. Notre balance de paiements accumulée par nos exportations à l'Empire pouvait s'échanger rapidement en dollars américains avec lesquels nous pouvions payer ce que nous achetions des États-Unis.

"L'expérience de guerre, toutefois, nous a fait toucher du doigt les difficultés qui surgissent lorsque cet ajustement multilatéral des balances commerciales ne peut se faire. Par suite du contrôle du sterling, rendu nécessaire par la guerre, le Canada a dû restreindre ses achats et ses voyages aux États-Unis afin de réduire la demande pour les dollars américains ce qui nous facilitait le moyen de payer nos importations essentielles. Si le monde pouvait être divisé en deux territoires exclusifs du commerce après la guerre, comme on l'a suggéré souvent, dont un territoire serait basé sur le sterling et l'autre sur le dollar américain, le Canada serait dans une position dangereuse vu qu'il n'appartient, en fait, ni à un groupe ni à l'autre. Notre association au Commonwealth britannique et le fait que notre monnaie se nomme le "dollar" comme aux États-Unis, constituent une situation anormale et qui porte à confusion. Par suite de ces facteurs et dans notre propre intérêt, il nous faut prôner un système mondial de commerce. Il n'est pas question d'ultraisme ici.

ON NE PEUT S'ISOLER

"Si le commerce international sur la plus large échelle ne revient pas complet, qu'est-ce que le Canada peut faire tout seul pour sauver ses marchés extérieurs? Il y a certaines mesures qui s'imposent, sans doute, entre autres le maintien et l'amélioration de la qualité de nos exportations, de belles campagnes de ventes et l'acceptation des importations des autres pays où nous exportons mais dans la mesure où qu'ils peuvent nous vendre ou que nous pouvons absorber leurs produits. Ce sont là des principes de base que le Canada peut et doit adopter, quoi que fasse le reste du monde.

"Quelles sont les autres alternatives? En premier lieu nous aurons à restreindre nos exportations dans la mesure où les autres pays pourront nous payer. Vu que nombre de nos principales exportations sont produites sur une haute échelle et de toute façon hors de proportion avec la consommation locale, il s'en suivrait du chômage et de la dépression et notre économie ne pourrait supporter ce fardeau. En second lieu, le Canada peut fournir du crédit aux pays désireux d'importer sur une base semblable aux crédits qui ont été établis au cours de la guerre mais avec l'espoir d'un paiement dans un avenir plus ou moins rapproché. Finalement, nous pourrions donner des subsides à l'exportation.

"De plus, comme je l'ai dit il y a un an, je crois qu'il serait de bonne politique pour le Canada non seulement de donner des crédits à long terme aux pays qui sont actuellement des acheteurs ou pourront le devenir, mais, dans des cas spéciaux, il serait désirable de faire des dons purs et simples en nourriture, matière première, produits finis et machines pour aider à la réhabilitation de ces pays.

"C'est ainsi que nous pourrions marcher indépendamment de la politique des autres pays. Mais, en s'y arrêtant un moment, on ne tarde pas à constater que nous aurions bien peu de succès sans la coopération internationale.

M. Wilson a ensuite parlé du rôle de l'or comme médium d'échange international avant et après la dernière guerre mais il a fait remarquer que "l'étalon-or" n'a jamais été un système automatique. "Le système n'aurait jamais pu être maintenu sans la suprématie sans parallèle de la cité de Londres dans le domaine du change étranger et des marchés internationaux, le degré de liquidité qu'elle assura, les gros emprunts étrangers qu'elle souleva et la bonne volonté de la Grande-Bretagne d'accepter l'importation de marchandises et de services pour le remboursement des emprunts, la connaissance et l'expérience des grandes banques et des grandes maisons financières de Londres".

ABANDON DES REGLES

En second lieu les pays, tous les pays s'en tenaient aux règlements économiques internationaux décrétés en marge de l'étalon-or. Des changements d'importance dans ce système se firent après la der-

nière guerre, dit M. Wilson et le système économique déjà désorganisé par la guerre, il en est résulté un déséquilibre complet. Les pays abandonnèrent les règles fixées, c'est-à-dire cessèrent d'ajuster leur politique domestique aux besoins du système de l'étalon-or. Avec l'abandon de ce système en 1931, tous les pays commencèrent à faire à leur guise. Au lieu d'ajuster leurs prix domestiques et leur production aux besoins du change international pour en maintenir la stabilité, les pays commencèrent à manipuler les taux de change comme moyens d'augmenter le commerce domestique et étranger, tout cela dans le but de maintenir l'embouchage chez eux. Le commerce international fut désorganisé alors que les pays essayaient de vendre autant que possible aux autres et d'acheter le moins possible. La dépréciation du change dans un but de concurrence, des tarifs de plus en plus élevés sur les importations, des quotas et des achats en vrac et autres mesures du genre servirent à tous les pays. Plus d'un tiers du commerce mondial était fait sur une base de droit pur et simple — échange direct de marchandises d'un pays pour exactement le même montant de marchandises d'un autre. Ainsi la roue a fait le tour pour en revenir exactement au même point de départ. Avec la disparition de l'étalon-or est disparu le seul système de coordination des politiques internationales. N'ayant pas d'étalon-or, les pays souverains agissent indépendamment et sans considérations pour la répercussion que pouvaient avoir leur politiques à l'extérieur. On ne pouvait ainsi qu'en arriver au chaos économique international.

Sur ce chaos économique, a continué M. Wilson, voici maintenant ce s'est superposé le nouveau déséquilibre d'une deuxième Guerre Mondiale. Les grands pays importateurs du monde, y compris la Grande-Bretagne et ceux du continent d'Europe, ont souffert de la dévastation, de la destruction de leur machine industrielle. La Grande-Bretagne, tout particulièrement, a perdu ses marchés outre-mer. D'autres pays, principalement ceux de l'Amérique du Nord, ont vu leurs industries et leur agriculture prendre une grande expansion. "Pour maintenir l'embouchage, dit M. Wilson, ces pays et tout spécialement le Canada, devront exporter encore plus qu'il n'était nécessaire avant 1939".

BRETTON WOODS

M. Wilson a parlé longuement de la conférence de Bretton Woods, conférence qui a eu lieu en juillet dernier et où quarante-quatre pays ont cherché à établir un système international de contrôle du change et de placement en vue d'en arriver à la stabilité. Il admet que le programme de Bretton Woods n'est pas une panacée à tous les maux de l'après-guerre mais il déclare que la plupart des hommes d'affaires sont d'accord avec les principes posés lors de ces assises. Réunis à Rye, N.-Y., en novembre dernier, les hommes d'affaires de cinquante-deux pays, y compris le Canada, ont recommandé une convention de Commerce Multilatérale pour tous les pays afin d'en arriver à la baisse des barrières tarifaires, l'élimination des quotas et des embargos sur les importations, l'abandon des pratiques discriminatoires de commerce et la mise de côté des monopoles de vente et de production nationale.

"Il me semble" dit M. Wilson, que la démarche à entreprendre maintenant pour se préparer à la reprise du commerce après la guerre doit être d'en arriver à des ententes avec les gouvernements pour avoir une politique commerciale. Si on n'arrive pas à une politique standard avant la reprise du commerce, on pourra voir ce qui se faisait avant la guerre.

"Le développement économique canadien dans l'avenir comme dans le passé dépend du maintien et du développement du commerce international. Il s'en suit que pour le Canada, la stabilité monétaire est de première importance. Si nous acceptons ces prémisses, il faut prendre les moyens pour arriver aux buts. J'espère sincèrement que le Canada sera un des premiers à approuver le principe des accords de Bretton Woods, en laissant le gouvernement régler les questions de détail avec les autres pays intéressés.

DISCOURS DU GERANT GENERAL

En soumettant le rapport annuel, Sydney G. Dobson, vice-président et gérant général a fait remarquer que l'actif total atteint maintenant \$1,790,251,802, et que l'augmentation au cours de l'année a été la plus forte dans toute l'histoire de la banque. La situation liquidée est excellente, dit-il. L'actif liquide représente 81.62% du passif au public. On notera tout particulièrement l'augmentation du nombre des clients qui est maintenant de 1,450,000. Les profits pour l'année, compte tenu des taxes fédérales, ont été de \$3,821,183, une augmentation de \$383,894.

M. Dobson a aussi fait remarquer que les affaires étrangères de la banque continuent à progresser. "Les pays de l'Amérique du Sud sont des acheteurs possibles de grandes quantités de matériel pour la modernisation et l'expansion des industries qui existent et de celles qu'on veut organiser. On note un intérêt croissant dans le Canada et les produits canadiens. Il est à espérer que nos manufacturiers, nos exportateurs et nos importateurs porteront

Lettre au collégien de Macropolis:

L'ANTI-PION

Cher jeune ami.

Depuis longtemps, à des reprises répétées, vous m'avez demandé des conseils sur l'art d'écrire. Si je ne vous en ai pas donnés, soyez sûr que ce n'est ni ma paresse ni mon avarice qu'il faut accuser: c'est tout bonnement mon ignorance, ma méfiance envers mon savoir, ma crainte de vous indiquer de mauvaises voies qui m'ont retenu. C'est aussi le dégoût et l'effroi du "pionisme" qui m'ont détourné de tenir à votre égard le rôle de guide et de maître auquel vous m'invitez. Il m'importe peu d'être jugé un pion: le respect humain et la vanité ne m'étouffent pas, je me soucie médiocrement de faire telle ou telle figure dans l'opinion d'autrui. Mais j'ai éprouvé par expérience personnelle l'écrasement que produit le pion sur une jeune esprit, l'étouffement qu'il exerce sur une personnalité naissante, sur une originalité qui pointe. Au cours de mes jeunes années, j'ai subi quelques pions et c'est pur miracle que j'aie échappé aux entreprises de ces éteignoirs par vocation et abâtisseurs par nature. En général, ils se disent (et ils finissent par se croire) des éducateurs, des formateurs de la jeunesse; le Ciel, s'affirmait-ils à eux-mêmes, leur a confié une mission: tenir d'une forte poigne les jeunes gens dans les droits sentiers... Les bêtes mal-faisantes j'ai réussi à secouer leur joug. Mais leur souvenir a déposé en moi une rancoeur, un poison que je n'ai pas éliminés. Ils m'ont partiellement déformé puisque je songe à eux avec tant d'amère rancune et réagis contre eux avec une telle violence. Il y a, dans l'ordre de l'esprit et de l'art, des travaux si grands et si utiles à accomplir pour un écrivain qu'il ne devrait jamais sacrifier une ligne et une minute aux petites haines stériles, aux indignations qui n'ont pas de véritable objet, aux colères dont les effets sont négatifs. Il y a une oeuvre de beauté à ciselé, des vérités à découvrir, des hommes à inviter à la connaissance, à la réflexion, au progrès moral et on s'acharne, on s'épuise, on s'empoisonne à maudire des pions tellement exécrable l'image qu'il nous ont laissée, vivace la mémoire du mal qu'il nous ont fait! N'est-ce pas triste? N'est-ce pas désolant? Ces hommes funestes barrent à jamais notre vision de la vie et du monde. A chaque pas que nous faisons sur les routes de la liberté, de l'esprit, de la beauté, nos pieds butent contre ces cadavres! (Excusez-moi, si, aujourd'hui, j'écris plus mal que d'habitude: chaque fois que le souvenir des pions m'assaille ils font lever une volée de vilaines métaphores et je ne résiste pas à la tentation de les écrire, de les accumuler.)

Ah! mon jeune ami, nous avons commencé, il y a quelques mois, une correspondance libre, fraternelle et que nourrissent des préoccupations communes, une même recherche de lumière et de beauté. Je suis votre aîné, il est vrai, je compte à mon crédit quelques expériences que vous n'avez pas — mais vous en avez d'autres dont je ne me souviens plus suffisamment, à mon préjudice, et que vous me rappelez précieusement par le seul fait que vous avez dix-huit ans, que vous pensez, agissez et réagissez en garçon intelligent, certes mais en garçon de dix-huit ans tout de même. A un certain âge de ma vie, je me félicitais de vieillir: je croyais que j'aurais (que je m'aurais de plus en plus) que j'aurais, chaque jour davantage, en possession de ma pensée, de mon caractère, de mon coeur, que j'étais sur la voie, enfin, de classer les éléments disparates de ma confusion intérieure et que, bientôt, régnerait un ordre harmonieux, une imposante hiérarchie là où il n'y avait que ténèbres et chaos. Cette consolante illusion s'est dissipée. Aujourd'hui, je trouve moins drôle de vieillir parce que je vieilliss réellement et que je vois que ce phénomène inéluctable ne m'apporte pas du tout les insignes bienfaits qu'imaginait ma naïve jeunesse. Je n'éprouve plus d'ivresse à jouer l'homme d'expérience, si fier dans sa candeur, de conseiller la jeunesse. Il n'est personne comme le professeur de vingt-cinq ans pour vouloir guider ses élèves de dix-huit et imaginer qu'il leur apporte des vérités décisives, des principes définitifs hors desquels il n'y a point de salut. A mes yeux, le professeur de vingt-cinq ans est excusable d'être aussi ardent et coco. Mais celui de quarante? Il devrait avoir eu le temps d'apprendre qu'il ne sait pas grand chose; il devrait s'être éveillé quelque peu au doute sur ses propres connaissances, sur la valeur des directives qu'il peut donner; il devrait commencer à savoir qu'on peut aider prudemment les esprits à s'épanouir mais qu'on ne les forme pas à coup de bâton, même si le bâton est pompeusement baptisé principe, vérité, direction. Mais le pion se croit trop vieux depuis toujours pour vieillir vraiment, trop sage et trop expérimenté depuis l'obtention de son "diplôme" pour acquiescer jamais une ombre de sagesse, pour profiter des coups de pied au cul que la vie accorde généreusement à tout homme. Plus le pion subit d'avaries et d'échecs, plus il s'estime désigné pour guider fermement les jeunes. Chacun se console comme il peut et compense avec l'esprit qu'il a les gifles et les soufflets du destin. Le pion est indécorable dans son essence; il est

aussi durable que la bête humaine et le besoin primitif en l'homme d'opprimer (on dit également: former, façonner, modeler) son prochain. Mon cher ami, tandis que vous êtes jeune, ne perdez pas de vue qu'en général, les vieux et les demi-vieux pèsent lourdement sur les jeunes. C'est là une lueur de vérité qui pourra vous éviter d'être trop obéissant, trop docile, trop soumis en esprit. Le bon jeune homme n'est pas moins découragé que le pion. S'il y a surabondance de pions, non seulement dans les institutions d'enseignement mais à tous les carrefours des routes où s'assemblent les jeunes gens, c'est qu'il y a pullulement de bons jeunes hommes: les bergers disparaîtraient le jour où il n'y aurait plus d'agneaux bêlants.

Je ne vous suggère pas, mon jeune ami, une révolte aveugle, un hérissément stupide contre toute autorité et contre toute discipline. Dans l'ensemble, la discipline matérielle, les contraintes extérieures qu'on vous impose au collège sont choses plutôt indifférentes que dommageables pour vous. Ayez assez de dédain et de finesse pour respecter ces règlements de police. Les violer vous attirera inutilement plus d'ennuis que d'y obéir. La seule chose importante à sauvegarder, à sauver à tout prix, c'est votre originalité, votre personnalité, votre pureté d'esprit, votre liberté de critique et de jugement. On aura chance de s'intéresser d'autant moins à la vie secrète de votre pensée, à l'épanouissement caché de votre originalité (cela se passe à l'intérieur de vous-même) qu'on vous verra respectueux de la discipline formelle. L'attention dont on vous honore se contentera probablement de cette soumission toute extérieure; on aura l'habitude de vous voir obéir de corps, on n'imaginera guère que vous résistiez d'esprit. J'ai, pour ma part, passé de longues années dans une de nos excellentes maisons spécialisées dans la fabrication massive de bacheliers. J'étais pensionnaire. Au début, manquant d'expérience et de diplomatie, je m'insurgeais contre une foule de choses et j'exprimais hautement mes sentiments de révolte: le chiard n'était pas mangeable et je refusais d'en manger; la cloche réglementaire nous brisait le tympan et je disais qu'elle ne sonnait pas assez fort; le silence dans les rangs ne me semblait pas d'une importance capitale et j'affirmais qu'il ne changerait pas la face du monde; le système des notes et des punitions était idiot et je proclamais qu'il n'existait pas de merveille plus admirable. Le garde-chiourme en chef et ses acolytes commencèrent à me fixer d'un oeil soupçonneux. Bientôt, ils crurent distinguer que je faisais de l'esprit" et comme c'était à leurs dépens et aux dépens de leur chère maison, ils jugèrent qu'un péché très mortel. Bientôt, leur conviction fut faite et ils me classèrent dans la catégorie réprouvée des "fortes têtes". Aussitôt, ils firent fonctionner contre moi leur joli petit système de persécutions. Moi, je gagnais de semaine en semaine de l'expérience, mes yeux se décollaient: j'appris à me taire sur le chiard, la cloche, le silence dans les rangs, le régime des notes et des punitions. Notez, mon jeune ami, que je me tus simplement. Puis, devenu un sujet passible et terne, mettant mon corps dans le rang sinon mon esprit, je posai ma candidature aux différentes congrégations pieuses qui rehaussaient l'éclat de notre maison. J'eus l'honneur d'y être agréé. Peu à peu, ma réputation détestable d'enfant terrible et de forte tête s'effaça, disparut. Ma conversion ne laissant plus aucun doute, j'eus la paix, aucun maître ne s'intéressa naturellement aux démarches, à l'évolution et à l'affermissement de ma pensée: à la faveur de cette paix, ma pensée, ma personnalité se développèrent dans une entière liberté. J'avais tellement l'air d'un garçon qui ne pensait pas mais étudiait seulement: les bons auteurs et manifestait, en toute occasion, un "bon esprit" rassurant!

Si je vous relate ma petite expérience de collégien, c'est que je crois qu'elle pourrait vous servir. Vous voulez devenir écrivain? Eh bien, défendez, sachez défendre ce qui, en vous, fera plus tard l'écrivain! Si, aujourd'hui, vous laissez les barbares tirer la source n'espérez pas, plus tard, en faire jaillir les eaux vives qui déléteraient vos lecteurs.

Je vous mets en garde avec instance contre les pions. Sachez que cette engeance n'est pas réservée au collège. Vous en rencontrerez et vous aurez à vous garder d'eux au cours de toute votre vie. Ils ressemblent à la vermine: on ne sait où on l'attrape. Ainsi moi (qui ai quitté le collège depuis des années), je rencontre fréquemment dans mon rayon de déplacement un tout petit pion, un pion-nain, si vous voulez. Il est sans aucun danger pour moi et j'avoue qu'il m'amuse. Il ne cesse de me rabattre les oreilles avec "son influence sur la jeunesse", "sa profonde et prodigieuse influence sur les jeunes". Et, comme je sais que certains jeunes hommes pensent de lui, je réprime une forte envie de rire et je me hâte de fuir cette peste pionnesque. Ah! si tous les pions étaient nains comme lui et que les jeunes gens pussent les écraser du talon de leur mépris!

A. SAINTE-CROIX

Parlant des problèmes de l'après-guerre, M. Dobson a dit que la banque prenait les moyens de placer de façon satisfaisante tous les membres du personnel enrôlés. Les affaires des clients vont subir des changements et nous serons appelés à leur aider. Il sera nécessaire pour nous de réviser quelque peu les pratiques actuelles et dans certains cas augmenter la longueur des prêts de deux, trois ou cinq ans selon les conditions.

"Je ne dis pas qu'il faudra nous départir de notre prudence habituelle mais, par suite de nos valeurs négociables, nous pourrions, sans affecter notre liquidité, aider aux emprunteurs méritants en leur consentant de plus longs crédits.

"Votre banque est dans une excellente situation financière et est bien outillée pour répondre aux besoins financiers de l'après-guerre. Nous considérons qu'il sera de notre devoir patriotique d'aider les affaires en général à se rétablir.

succursales bien placées sont dans une unique position pour aider au développement du commerce entre l'Amérique Latine et le Canada.

HOMMAGE AU PERSONNEL

Le gérant général déclare que le personnel, non compris ceux qui sont enrôlés, se chiffre à 8,205. "Au Canada, 71% sont de jeunes femmes contre seulement 21% en 1939. Bien que les membres expérimentés aient eu naturellement beaucoup plus de travail, vu qu'il fallait entraîner un personnel, ces nouveaux employés ont appris rapidement et se sont adaptés facilement et ont fort bien rempli les charges qui leur ont été assignées. Tous travaillent avec pleine conscience de leur responsabilité vis-à-vis du public et de la banque.

"Des permis d'absence ont été accordés à 2,255 de nos employés depuis le début de la guerre dont 2,154 venaient des succursales canadiennes. Cela représente 74% du personnel masculin en bas de 45 ans que nous avions au début de la guerre".

LONDRES — Une grande tâche accomplie par la Garde Métropolitaine (Home Guard) fut de mettre l'armée régulière à la disposition du service outre-mer. Ceci permit à M. Churchill d'expédier en Egypte la seule division anglaise parfaitement équipée, au moment même où le Allemands s'assemblaient en masse pour l'invasion. De cette stratégie d'offensive est née la destinée de la victoire des Nations Unies. Cette division fut plus tard connue sous le nom de la victorieuse Huitième Armée.

Le Vrai Chez-Soi Hôtel St-Regis

392, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135 TORONTO

EVITEZ

DES FRAIS INUTILES

Vu l'impôt sur le revenu et des droits successoraux fédéraux et provinciaux actuellement en vigueur, il serait sage pour vous de reviser votre testament.

Vous pourriez peut-être épargner des sommes considérables à votre succession en recourant à nos experts en matière de successions. Ils connaissent parfaitement toutes les prélèvements qui peuvent affecter les successions et ils étudieront avec vous les meilleurs moyens d'obtenir ce que vous désirez.

Nous serons toujours heureux de vous prêter notre plus entier concours.



225 OUEST, RUE ST-JACQUES - MA. 9431
EXECUTEURS - FIDUCIAIRES - AGENTS FINANCIERS

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que SARAH NATHANIEL SMITH, épouse de DAVID NATHANIEL SMITH, de la Cité de Montréal, district de Québec, province de Québec, présentement en service actif outre-mer, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son mari, DAVID NATHANIEL SMITH, chef d'entreprise, de la Cité et District de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce huitième jour de janvier 1943.

CAMPBELL, WELDON, KERRY & HENRY

Procureurs du requérant, 275 Ouest, rue St-Jacques, Montréal, P.Q.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que SARAH SILVERSTONE MICHELIN, de la Cité de Montréal, district de Québec, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son mari, CHARLES MICHELIN, chauffeur de taxi, de la Cité de Montréal, pour cause d'adultère et de désertion.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 1er jour de décembre 1942.

MANUEL A. MENDELL

Procureur de la requérante, 159 Ouest, rue Craig, Montréal, Qué.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est donné que Celia Calp, employée de bureau, de la Cité de Montréal, district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce, d'avec son mari, Sol Hecht, comptable, de la Cité de Montréal, district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, le 19ème jour de décembre, 1942.

CRESTOHL & CRESTOHL

Procureurs de la requérante, 100 rue Ste-Catherine Ouest, Chambre 525 Montréal.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est donné que RITA GENDRON, coiffeuse, de la Cité et District de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce, d'avec son mari, GEORGE REID, officier de police, de la Cité et District de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, ce 10ème jour de janvier 1943.

RENE REEVES

Procureur de la requérante, 60 Ouest, rue St-Jacques, Ch. 300, Montréal.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que DAME MARY WINIFRED JOYCE DICK, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, épouse, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à la suivante session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari, ERIC JOYCE DICK, chef d'entreprise, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 16ème jour de décembre 1942.

SAMUEL MOSKOVITCH

Procureur de la requérante, 423 rue Mayor, suite 2, Montréal, Qué.

AVIS PUBLIC

AVIS PUBLIC est par la présente donné que le 15ème jour de mai 1943, à dix heures de l'avant-midi, au palais de justice, à Montréal, No 2215 — Dame Doris Zohman, épouse de Lazar Margulies, mineure, et le dit Lazar Margulies, dans le but d'autoriser son épouse, Dame Doris Zohman, en vertu d'un mandat autorisé par cette Honorable Cour aux fins des présentes de mandater, vu Solomon Isenberg, de la Cité et District de Montréal, époux de la demanderesse, mandataire de l'expert nommé défendeur. Il est ordonné au défendeur de comparaître dans la présente affaire.

PHILIPS, SPOONER & BLOMBERG

Procureurs de la requérante, 159 Ouest, rue Craig, Montréal, Qué.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Helen Louise Clark, de la Cité de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce, d'avec son mari, Wheatley Lorne Teet, gérant, de la Cité de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, ce 8 jour de janvier 1943.

MAX BERGFELD, C.R.

Procureur de la requérante, 1117 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal.

NOUS POUVONS VOUS AIDER

dans vos placements. Notre profonde connaissance du marché des valeurs et notre expérience dans le domaine des placements peuvent vous servir. Exposez vos problèmes à l'un de nos représentants.

MONTREAL TRUST COMPANY

511 PLACE D'ARMES, MONTREAL

HALIFAX WINNIPEG EDMONTON TORONTO
T-JEAN, TERRE-NEVE LONDRES, ANGLETERRE NASSAU, BAHAMAS

EN VEDETTE A L'ARCADE



Mlle JANINE SUTTO en vedette dans la comédie "Le Passé", de Georges de Porto-Riche, qui prend l'affiche de l'Arcade.

Une oeuvre de Porto-Riche à l'ARCADE

La comédie dramatique "Le Passé", quatre actes de Georges de Porto-Riche prendra l'affiche de main-soir au théâtre Arcade. Voilà une des oeuvres les plus significatives du répertoire français et avec "Amoureuse" et "Le Vieil Homme" du même auteur, elle complète une trilogie qu'on a coiffée du titre général de "théâtre d'amour" dont Porto-Riche a été durant de longues années l'écrivain incontesté.

Dans "Le Passé" l'éminent dramaturge français étudie ce goût étrange qu'ont les êtres qui s'aiment de se faire souffrir.

Une femme qui a été le souffre-douleur moral d'un homme retournera à cet homme si jamais ce dernier repasse sur la route de vie de celle qu'il a déjà aimée.

Dominique Brienne a souffert par Georges Prieur. Elle le sait et elle

souvent que trop mais le jour où Prieur se présentera de nouveau devant elle Dominique désirera de toutes ses forces être encore la victime de Prieur. Voilà toute la pièce qui, naturellement comporte maints développements accessoires.

"Le Passé" a été l'un des plus étonnantes succès de la célèbre Simone et aujourd'hui c'est l'une des plus solides pièces du répertoire.

"Le Passé" sera défendu par M. Marcel Journet, Mines Antoinette Giroux, Janine Sutto, Eliza Gareau et MM. Roger Garneau, Henri Letondal et Willie Fréchette. La mise en scène de M. Antoine Godeau modernise passablement l'oeuvre en ce sens que les quatre actes ne seront coupés que par un seul entracte. Les répétitions du "Passé" se terminent ce soir et tout sera prêt pour demain. Rideau à 8h.30.

ORPHEUM

"Le Faucon Maltais"

"Le Faucon Maltais", version française du film mystérieux "The Maltese Falcon", sera à l'affiche au cinéma Orpheum pour une autre semaine. Humphrey Bogart et Mary Astor sont les vedettes de cette production dont la distribution comprend aussi Gladys George, Lee Patrick, Peter Lorre, Sydney Greenstreet, Barton MacLane et Ward Bond.

Le scénario raconte les aventures d'un détective chargé par plusieurs personnes de retrouver une statuette de porcelaine noire d'une valeur fabuleuse. Plusieurs morts tragiques, des coups d'audace et des moments de grande tension font de ce film d'une des meilleures adaptations à date de romans de Hammett, l'auteur de la série "Thin Man".

PRINCESS

"Barbary Coast"

"Barbary Coast" mettant en vedette Wallace Beery et Binnie Barnes débutera vendredi au cinéma Princess. Ce film rappelle les débuts de l'exploitation des champs miniers du Nevada. C'est comme on peut bien le penser, un film plein d'action. Chill Wills, Noah Beery, Henry O'Neill, Ray Collins, Donald Meek, Paul Hurst et Morris Ankrum, sont aussi de la distribution. Beery reprend ici ses vieux rôles favoris dans lesquels il incarne un garçon joyeux et débouaillonné, sorte de Robin Hood armé de revolvers au lieu d'un arc et de flèches.

Plusieurs sujets courts compléteront le programme du cinéma Princess.

ARCADE

Semaine du 19 avril

Marcel JOURNET
Antoinette GIROUX
Janine SUTTO
Le Passé
avec ELIZA GAREAU
ROGER GARNEAU
HENRI LETONDAL
WILLIE FRECHETTE

ST-DENIS

SAMEDI

LES FOIS AU CANADA
GERMAINE AUSSEY
EUL
CAMBO
L'INTRIGANTE
en programme double
JEAN MURAT
GUY FEUILLERE
LOU JADORE

WOMEN'S ART SOCIETY

M. Wilfrid M. Barnes donnera une causerie, le vendredi 19 janvier prochain, à 3 heures de l'après-midi, à l'occasion de l'Exposition annuelle de la Women's Art Society, à la Dominion Gallery, 1448 ouest, rue Ste-Catherine.

Le public est cordialement invité.

FRANCE-FILM présente

Jeu. Vend. 25-26 Jan. SAINT-DENIS

Le fameux chœur russe
LES COSAQUES DU DON
CHANTEURS
ET
DANSEURS
RUSSES
27
● Un formidable orchestre de voix humaines.
● Des danses éblouissantes.
BILLETTS: \$1.00, \$1.50, \$2.00 plus taxes
En vente au St-Denis, Ed. Archambault et C. W. Lindsay.
IMPRENSARIO
Canadian Concerts & Artists

CINÉMA

A PROPOS DE CINÉMA

M. Jean-Charles Harvey, Directeur, Le JOUR, Montréal.
Cher monsieur,
M. Claude Kerr, dans le JOUR du 6 janvier 1945, se mêle à des différends politiques de la manière la plus gratuite et intempestive.
Je suis un vétéran de la dernière guerre et je ne puis éprouver qu'une fraternelle sympathie pour les Canadiens qui périodiquement viennent donner leur vie pour secourir la France.
Si M. Kerr avait connu le sentiment qui m'anime, sans doute se serait-il abstenu de me mettre en cause en témoignant d'une agressivité aussi mesquine, incompréhensible et injuste.
Ce M. Kerr ne m'applique-t-il pas une étroitesse de vue qu'il reproche à d'autres?
Je rendais hommage au courage et au dynamisme de votre oeuvre, Monsieur Harvey, et je ne désire aucunement entrer en conflit avec votre journal.
Tout ceci, je l'espère, a dû survenir d'un malentendu. En toute justice, je vous demande donc de bien vouloir faire publier intégralement la lettre ci-jointe: "En réponse à M. Claude Kerr", à la même place où votre rédacteur m'a "incriminé".
En vous remerciant à l'avance, veuillez croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments distingués.

PIERRE DALTOUR

En réponse à M. Claude Kerr.
Revenant de New York, je ne suis pas peu surpris de lire dans les colonnes de votre journal un article où l'un de vos rédacteurs me met en cause.

Le 10 décembre dernier, avant de me rendre aux Etats-Unis, j'avais remis au Père Legault un article que je dédiais aux "Compagnons de Saint-Laurent". Cet article devait paraître dans les Cahiers des Compagnons.

Comment l'Action Catholique et le Devoir furent-ils entraînés à publier un texte qui ne leur fut jamais confié?

Ont-ils puisé dans le "Bulletin dramatique" des Compagnons?

M. Claude Kerr n'a-t-il eu devant les yeux qu'un très court fragment d'un article que j'avais intitulé: "A l'Ermitage, les Compagnons m'ont fait retrouver le coeur et l'âme de Paris"?

Je pourrais le croire. En effet, M. Kerr m'a fait toute une histoire à propos des films hollywoodiens. Si ce bon M. Kerr a la patience de lire mon article en entier (hélas! il est long), il se rendra facilement compte qu'il n'a cité de mon "papier" que le tout premier préambule. Or, il est peu équitable, il est même absurde de juger un article ou un ouvrage en ne citant qu'un passage secondaire n'ayant qu'un rapport lointain avec l'idée maîtresse de cet article ou de cet ouvrage. Le texte incriminé par M. Kerr n'évoquait qu'incidemment et sous la forme interrogative le cas des films américains à Montréal. M. Kerr ne s'étonne-t-il pas un peu lourdement sur un propos qui ne servait que de contraste à mon idée principale?

Mon article portait essentiellement sur les Compagnons et les "Fourberies de Scapin" de Molière.

Je n'ai nullement l'intention d'engager une polémique avec M. Kerr. Ce serait trop bête et trop injuste.

Je fus entraîné à exprimer mon admiration et ma reconnaissance pour l'effort artistique accompli à Montréal, par le Père Emile Legault et ses Compagnons.

Je termine ainsi mon article:

"Pour réussir son oeuvre, le Père Legault a eu la collaboration spontanée, émouvante, fervente de la plus belle jeunesse. Et je pense à ceci: Alors que Paris et la France étaient coupés du monde et ensevelis sous les ténèbres nazies, à Montréal, les "Compagnons" ont dressé et maintenu le flambeau de l'esprit français. Par eux, la flamme française est montée très haut dans le ciel du Québec. N'est-ce pas un étonnant miracle qu'une oeuvre semblable se soit accomplie parmi les affres de cette guerre? Comment un Français n'en serait-il pas profondément ému!"

Je n'ai rien à ajouter.

PIERRE DALTOUR

Je me demande avec M. Daltour quel est l'indiscret personnage qui remit au Devoir et à l'Action Catholique un texte qui ne leur était pas destiné. Ce n'est pas très propre, même pour des fins de propagande.

M. Daltour prétend ne parler que des Compagnons dans son article... Il pouvait bien, il me semble se dispenser alors d'écrire ce qui suit, qui n'a aucun rapport avec les dits Compagnons, et ne paraît pas, à la lecture, particulièrement intelligent:

Je découvre que Montréal, ville comptant 800.000 personnes de langue française, n'offre que de rares cinémas donnant des films français. Les citoyens de Montréal parlant la langue anglaise représentent une petite minorité, et cependant la majorité des salles de cette ville ne donnent que des films américains parlant anglais. Voici déjà un fait — et c'est un fait très grave — qui n'existe pas à Paris, ni d'ailleurs dans aucune ville de France.

Je constate que des foules de Canadiens français emplissent ces cinémas. Et cela dure depuis un grand nombre d'années. Mon coeur se serre. Il me semble avoir éclairci l'un des aspects les plus redoutables du mystère.

Cette avalanche de films américains — plus nuisible qu'une horde d'invasisseurs armés — ne finira-t-elle pas par subjuguer, intoxiquer, abrutir et finalement par noyer l'âme des Canadiens français?

Déjà les postes français de la radio ne donnent-ils pas, tout le jour et toute la soirée, un trop grand nombre de "sketches" extraits de films américains? — et cela dans une prose française dangereusement anglicisée! Avec le temps, avec les années, la personnalité des Canadiens d'origine française n'est-elle pas menacée d'un danger mortel? Déjà elle subit une intoxication continue qui ressemble fort à un suicide à retardement. Ce torrent ininterrompu d'images et de textes anglais déversé par Hollywood finira-t-il par défigurer, par anéantir cette âme française que les Canadiens du Québec ont su maintenir avec une ténacité et un héroïsme sublimes durant plusieurs siècles. Ce flambeau français du Québec devra-t-il s'éteindre? Et je songe à ceci: Montréal, numériquement la deuxième ville française du monde, est trop près de New York et surtout de Hollywood.

M. Daltour aura l'honnêteté de reconnaître sa prose... Singulière façon de ne parler que des Compagnons et des Fourberies... Ce n'est point ma faute si M. Daltour pense et écrit comme un membre de la Société Saint-Jean-Baptiste et de la Société du Bon parler français!... Quand on ne veut pas se faire "incriminer", on s'arrange pour se tenir à l'écart et ne point larmoyer plus fort que l'abbé Groulx sur une Survivance dont on se f...
Claude KERR

À L'AFFICHE

MONTREAL

CAPITOL: "Lost In A Harem" — "The Missing Juror", 2e semaine.
IMPERIAL: "The Conspirators" — "San Diego I Love You".
LOEW'S: "The Princess And The Pirate".
ORPHEUM: "Le Faucon Maltais", 2e semaine.
PALACE: "Something For The Boys".
PRINCESS: "Barbary Coast Gent" — "One Mysterious Night".
ST-DENIS: "L'Intrigante" — "Toi que j'Adore".
ELECTRA: jusqu'à vend.: "Geronimo" — "Shake Hand With Murder" — "Border Legion"; sam. à mar.: "Jungle Woman" — "Trocadero" — "Frontier Outlaws".

QUEBEC

CANADIEN: "Moulin Rouge" — "Les Deux Gaminés".
CINEMA DE PARIS: "L'Homme de Nulle Part" — "Espoir".
SHERBROOKE
CINEMA DE PARIS: "Les Nuits Moscovites" — "Chantons quand même".
TROIS-RIVIERES
CINEMA DE PARIS: "Remorques" — Votre Sourire".
THEATRES ET CONCERTS
ARCADE: France-Film présente: "LE PASSE", semaine du 19 janvier.
ST-DENIS: France-Film présente: "MALCUZYNSKI", vendredi, 19 janvier.

Un jeune organiste de talent aux claviers des grandes orgues de Notre-Dame

Tous les membres de l'Association "Les Amis de l'Art" sont invités, à des conditions fort avantageuses, au récital que donnera, le 29 janvier, Claude Laviole, prix d'Europe 1942. Voilà une magnifique occasion pour la jeunesse de se familiariser avec la musique d'orgue et de constater qu'elle n'a rien d'ennuyeux quand un artiste de réelle valeur présente des oeuvres de réelle beauté. Il faut bien entendu, assister à un récital d'orgue avec un esprit différent de celui qu'on apporte à l'audition d'une opérette. Parce qu'elle est plus grave et plus austère, à celui qui l'écoute avec un coeur et un esprit ouverts à l'émotion et à la compréhension, la musique d'orgue apporte des joies plus profondes et plus aptes aux résonances intérieures. Il ne faut pas que les jeunes aient un mouvement de recul ou de crainte en face de la vraie beauté il faut qu'ils aillent à elle avec confiance, espérance et sérénité. Les professeurs laïques et religieux, accompagnant un groupe de 20 élèves, bénéficieront des mêmes avantages: que leurs élèves pour l'achat des billets.

Et voici quelques dates à retenir: 23 janvier, Jean Dickenson. 25 janvier, Vagabond King. 27 janvier, Marthe Létourneau. 30 janvier, Noël Brunet. Billets Gratuits et laissez-passer: (Tél. FR. 8290) 23 janvier, Club Littéraire et Musical. 23 janvier, la Société d'étude et de conférences, 19 janvier, le Quatuor à cordes McGill. 20 janvier, l'Ecole Supérieure de Musique d'Outremont. 29 janvier, Concert Casavant.

AVIS Les étudiants sont priés de noter que l'entrée qui leur est spécialement réservée au nouveau local du Chaiet du Parc Lafontaine se trouve au numéro 3815, avenue Calixa Lavallée et non pas au numéro 3819. — Tél. FR. 1119.

PALACE

"Something For The Boys"

Le grand film en couleurs de la 20th Century Fox, "Something for the Boys" prendra l'affiche vendredi au Palace. C'est un film essentiellement musical et Jimmy McHugh et Harold Adamson qui furent engagés pour composer la partie musicale de cette production, ont trouvé le moyen de faire chanter au moins une nouvelle chanson par chacune des vedettes. "80 Miles Outside of Atlanta", sera chanté par Vivian Blaine et "Wouldn't It Be Nice", par Michael O'Shea et Mlle Blaine. Comme Carmen Miranda est l'étoile du film, elle chantera deux nouveaux numéros: "Samba Boogie" et "Boom Brachee". "I Wish We Didn't Have to Say Goodnight" et "In the Middle of Nowhere" présentera aux ciné-

philes Perry Como, le célèbre artiste des clubs de nuit et de la radio, qui fait ses débuts au cinéma comme chanteur et danseur.

CAPITOL

"Lost In A Harem"

Les admirateurs de ces deux grands comédiens de l'écran américain qui sont Bud Abbott et Lou Costello, reverront nos deux amis avec un plaisir assez marqué dans "Lost In A Harem", pellicule actuellement à l'affiche au cinéma Capitol. Costello et Abbott qui sont devenus aussi populaires à l'écran que le sont Bing Crosby et Bob Hope, d'un genre différent, sont encore d'un haut comique dans leurs réparties plus nombreuses que jamais dans ce film produit par Metro-Goldwyn-Mayer. Si vous êtes familier avec ce sens de l'humour américain ou plutôt avec les réparties (jokes) actuellement les plus en vogue dans le pays de l'Oncle Sam, vous rirez souvent d'un grand éclat durant les 80 minutes que dure la pellicule "Lost In A Harem". Costello et Abbott y tiennent le rôle de deux artistes de vaudeville de New-York subitement faits prisonniers par le rajah d'un grand pays fictif quelconque où le rajah en question (Douglas Dumbrille) tient la nation entière sous son empire par sa cruauté souvent évidente.

On verra ce film une seconde semaine à compter de vendredi.

AU CINEMA SAINT-DENIS



La belle artiste GERMAINE AUSSEY, vedette du film "L'Intrigante", production récemment arrivée de Paris, aujourd'hui à l'affiche du Saint-Denis.

Retour des Cosaques du Don du Général Platoff

Le chœur de voix d'hommes que dirige Nicholas Kostoukoff, les Cosaques du Don du général Platoff, nous reviendra cette année pour une importante série de concerts, les 25 et 26 janvier au théâtre Saint-Denis de Montréal, le 27 au Palais Montcalm de Québec, et les 30 et 31 à Eaton Auditorium à Toronto.

On se souvient du succès énorme que cet ensemble obtint l'an dernier lors de sa première visite en notre ville. Depuis il a remporté des succès sensationnels aux Etats-Unis, devant 12.000 auditeurs à Washington, 14.000 au stade Lewis de New-York, 9.000 au Robin Hood de Philadelphie, 15.000 lors d'un second engagement au parc Lincoln de Washington. Partout on signale que ces assistances constituent des records, et que les Cosaques furent accueillis avec enthousiasme. Les valeureux chanteurs russes visiteront plus de cent villes américaines l'été dernier, au profit d'un emprunt de la victoire.

Le chœur formé à Prague en 1926 fit son grand début européen à Vienne la même année, et en Amérique en 1939 à l'Exposition de San Francisco, au Carnegie Hall de New-York en 1940. Il ne cesse depuis de faire acclamer surtout le grand répertoire choral russe.



Une scène de "LOST IN A HAREM", avec Abbott et Costello, en 2e semaine au Capitol.

LOEW'S

"The Princess And The Pirate"

"The Princess and the Pirate", qui prendra l'affiche vendredi au Loew's, est une magnifique production en couleurs qui met en vedette Bob Hope. La distribution comprend Virginia Mayo, Walter Slezak, Walter Brennan, Victor MacLaglen, Hugo Haas et March Lawrence.

"The Princess and the Pirate" est une histoire de corsaires dans laquelle on assiste à de sanglantes batailles entre ruées, aventuriers et frégates du roi. L'action se déroule en 1640, et c'est le premier film dans lequel Bob Hope incarne pas un personnage des temps modernes.

Au point de vue production, "The Princess and the Pirate" est l'un des plus grands films de l'année.

PETER SAGER
GALERIE PARIZEAU

Un Canadien de Vancouver, Peter Sager, expose à la Galerie Parizeau, 2027, rue Peel, plus de trente linogravures, quelques aquarelles et une pièce de sculpture où se révèlent l'un des talents les plus personnels de la jeune génération. M. Sager, qui fait ses débuts à Montréal, s'est d'abord signalé par une exposition de sculpture à l'Exposition mondiale de San-Francisco. Le critique d'art du "Toronto Saturday Night", Graham McInnes, écrivait au mois d'octobre dernier que l'oeuvre de Sager témoignait d'une grande sensibilité et une aptitude originale au dessin structurel et plastique. Les gravures sur linoléum de l'artiste pourraient être réunies sous le titre générique de "Rythmes", et peu d'artistes canadiens ont porté à ce degré de maturité et de bonheur leurs essais d'organisation spatiale. Art abstrait, sans doute, mais art extrêmement sensible qui n'est pas sans analogies avec la musique. Tous les amateurs d'art sont cordialement invités à cette exposition, qui se terminera le 1er février. L'entrée est libre, et la Galerie Parizeau ouvre ses portes au public de 10 h. du matin à 6 h. du soir, tous les jours, sauf le dimanche.

Le Vrai Chez-Soi
Hôtel St-Regis
392, RUE SHERBOURNE
RA. 4135 TORONTO

BOGART-ASTOR
"Le Faucon Maltais"
DEUXIEME SEMAINE
ORPHEUM

ABBOTT COSTELLO
"LOST IN A HAREM"
"The MISSING JUROR"
Second Week!
CAPITOL

BOB HOPE
"The PRINCESS AND THE PIRATE"
VIRGINIA MAYO
in Technicolor
New Showing LOEW'S

MIRANDA
MICHAEL O'SHEA - BLAINE
"SOMETHING FOR THE BOYS"
in Technicolor
New Showing PALACE

Wallace BEERY
"Barbary Coast Gent"
BARNES - CARADINE - KELLOGG
New Showing PRINCESS

DÉFENSE DES LETTRES CANADIENNES

(cinquième article)

ENCORE LE JOURNALISME — JOURNAUX LIBRES — ET LES REVUES — LITTÉRATURE A SENS UNIQUE.

Reprenons l'étude du manuel des RR. SS. de Sainte-Anne au chapitre du journalisme. On s'y édifiera. Voici par exemple ce qu'on entend par journaux libres :

"Les journaux libres sont peu nombreux et de par leur nature même, beaucoup moins répandus que ceux des deux autres groupes (journaux de parti et journaux d'information). Ils ne soutiennent aucun parti politique; ils ne sont la chose ni d'un financier ni d'une compagnie d'hommes d'affaires. Ils défendent la religion et la morale, plaçant le bien public au-dessus de l'intérêt particulier, la patrie avant le parti. La rédaction est généralement soignée... A cause des principes qu'ils soutiennent, des idées saines qu'ils répandent, des faits importants qu'ils racontent, plusieurs de ces articles mériteraient d'être réunis en volume."

On serait peut-être intéressé à connaître quels sont ces journaux libres qui présentent un tel intérêt. Les RR. SS. de Sainte-Anne en nomment quelques-uns. On veut savoir? Voici : Le Droit, d'Ottawa; L'Évangéline, de Moncton; La Liberté, de Winnipeg; Le Patriote de l'Ouest, de Prince-Albert; La Survivance, d'Edmonton; L'Indépendant, de Fall River; Le Travailleur, de Worcester; L'Avenir National, de Manchester; L'Étoile, de Lowell!

Merveille! Miracle! Le journalisme canadien-français a même des manifestations — et quelles manifestations! aux États-Unis!... Formidable! Curieux, tout de même, que ces publications soient toutes de petites feuilles nationalistes! Étrange coïncidence que ce soient les plus intrinsèques et les plus fermés, les plus réactionnaires même, qui aient le monopole du journalisme libre! Enfin...

Au chapitre des Revues, on s'amuse ferme. La première dont il soit fait mention, c'est... L'Oiseau Bleu. Les bonnes Soeurs en question :

"Fondée par la Société Saint-Jean-Baptiste, elle porte surtout le cachet patriotique que notre Société nationale imprime aux œuvres issues d'elle. Aussi trouve-t-on dans ses pages, sous différentes formes et appropriées à l'âge des jeunes lecteurs, de savoureuses leçons d'histoire du Canada."

On devine facilement la saveur de ces leçons d'histoire du Canada!

Ensuite, les seules revues dont on parle sont : La Revue Dominicaine, L'Action Nationale, Le Canada Français...

Combien édifiant! Et ne lit-on pas plus loin : "A sa séance de mai 1910, l'Académie française, le plus haut tribunal littéraire qui soit en France, a couronné le Bulletin du Parler Français; cet honneur fait partie de l'héritage recueilli par le Canada Français".

On ne parle pas des autres publications...

Evidemment, pour la sorte d'enseignement qu'on veut dispenser, il ne faut tenir compte que du clocher et de la charrue!

Est-ce qu'on se rend compte qu'on répand ainsi une image tout à fait fautive du mouvement littéraire en laissant entendre que les seules publications dignes d'être lues sont nationalistes et cléricales?...

Ce n'est pas ça, l'enseignement!...

Claude KERR

Le "Chicago Tribune" fait toujours le jeu de l'ALLEMAGNE

Le journal de M. McCormick, qui convoitait tout dernièrement en justes notes à l'âge de 64 ans, continue à faire le jeu de l'Allemagne, au moyen d'une propagande hypocrite et dangereuse.

Le Chicago Tribune, par exemple, ne manque pas d'insinuer dans l'esprit des gens que tous les efforts que font les Alliés pour assurer au monde une paix durable sont vains et illusoire. Dans un éditorial du 26 octobre 1944, on pouvait lire :

"Si nous garantissons cette paix, nous ne pourrions pas éviter de participer à la prochaine guerre, et nous nous apercevons que nous nous battons pour conserver dans le monde l'injustice et l'oppression."

Le Chicago Tribune est également isolationniste. Il voudrait que les États-Unis se désintéressassent complètement des affaires internationales. Il disait, dans un éditorial du 5 septembre 1944 :

"Nous savons que les plans qui ont été faits pour entraîner le peuple américain dans une Confédération internationale ou une nouvelle Sainte Alliance, comme ceux de Dumbarton Oaks, peuvent affaiblir cette nation, détruire sa souveraineté et éventuellement la détruire elle-même. Contre de telles trahisons, il y a cependant des moyens de défense. Le peuple peut désavouer en aucun temps l'ingérence des États-Unis dans les affaires politiques européennes. Ils ont même le droit et le devoir de le faire, si cela leur est imposé sous le couvert d'accords faits par le pouvoir exécutif, la nouvelle formule découverte par Roosevelt pour camoufler sa fourberie..."

Le même journal joue aussi de la corde nationaliste, comme le prouve cet éditorial du 14 septembre 1944, où, après avoir dit que les États-Unis à eux seuls gagnent la guerre, on écrivait :

"En tenant compte de ce fait, et des conséquences qui en sont évidentes, les États-Unis n'avaient pas la plus petite raison de participer à la conférence de Dumbarton Oaks seulement au même titre que les autres alliés... S'il y a des sollicitations à faire, c'est à nos alliés de le faire; s'il y a des concessions à faire, ce sont eux qui

doivent en prendre l'initiative."

On ne ménage même pas l'Angleterre, dont on écrit, dans un article du 18 novembre 1944 :

"Après tout, on ne peut pas toujours s'attendre à ce que les agents britanniques puissent toujours suivre les forces amphibies américaines, comme à Guadalcanal et Tarawa, pour hisser l'Union Jack, une fois que tout le travail a été fait par les autres."

Le 10 octobre également, on écrivait :

"Ce dont ils auront besoin pour protéger Londres des robots, aux premiers jours de la prochaine guerre européenne, c'est de l'AVEF. Pour cela, ils comptent davantage sur Dumbarton Oaks que sur leurs propres armées."

Le Chicago Tribune, qui ne manque pourtant pas d'intérêts financiers au Canada, ne se gêne pas pour l'attaquer. On pouvait lire dans le Tribune du 25 juin 1944 :

"Le Canada n'a pas eu d'élections générales depuis quatre ans durant lesquels le gouvernement a imposé la haute main. La presse a été soumise à un contrôle rigoureux... On n'a pas respecté la propriété privée. La tactique qui consiste à jeter salement le discrédit sur l'opposition n'a jamais été employée avec autant de succès au Canada — avec même plus de succès qu'en notre pays — parce que personne n'a osé répondre aux attaques."

Evidemment, le Chicago Tribune est violemment anti-russe. Ainsi, on écrivait, le 20 septembre 1944 :

"La Russie agit comme elle l'entend, tirant ses bénéfices de l'aide du prêt-bail dont nous l'avons accommodé, mais refusant toujours de faire quelque concession à ses alliés."

Le 21 novembre, on écrivait encore :

"En tant que M. Staline est en cause, la question de coopération est une voie à sens unique. Cette politique n'est bonne qu'à amener la désunion d'abord entre les Américains, ensuite entre les Alliés. Rien, à l'heure actuelle, ne peut mieux servir l'Allemagne..."

La politique à l'égard de l'Allemagne et le parti socialiste français

Au cours de ces dernières semaines, nous avons, mon confrère Bowman et moi, manifesté notre inquiétude de voir des hommes politiques dits de gauche, comme M. Coldwell et sir Stafford Cripps, y aller de déclarations favorables à l'Allemagne. On n'insistera jamais trop sur le danger qu'il y a de traiter encore une fois l'Allemagne avec trop de douceur, sous prétexte d'épargner les Allemands qui n'ont pas voulu la guerre. Des gens comme M. Coldwell et sir Stafford, si on les écoute, nous mèneront tout droit à une troisième guerre mondiale à brève échéance. Il est à souhaiter que l'on suive plutôt lord Vansittart qui, lui, a vu clair dans le jeu des Boches et sait exactement de quelle manière il convient de les traiter.

Je disais, dans mon article du 6 janvier dernier, *Aberration socialiste*, que M. Léon Blum lui-même ne s'était pas montré des plus clairs voyants à l'égard de l'Allemagne. Cette sympathie qu'il entretenait pour une "bonne" Allemagne assez chimérique, il devait la garder jusqu'à la guerre. Nous en retrouvons l'écho dans quelques découpures de journaux français de juillet 1939.

A la chambre, M. Henri de Kerillis, député de la Seine, avait traité avec assez de violence du sujet de la bonne et de la mauvaise Allemagne; et il y était revenu dans son journal, *L'Époque*. M. Léon Blum s'était alors élevé, dans le *Populaire*, contre l'article de M. de Kerillis. Cette polémique garde encore aujourd'hui beaucoup d'intérêt et, par plus d'un point, touche à l'actualité. Nous croyons donc opportun de reproduire les principaux passages des articles en question.

M. de Kerillis s'étonnait que les auteurs du traité de Versailles eussent laissé à l'Allemagne l'île de Heligoland et se fussent contentés d'en prononcer la délimitation. Après quoi, il en venait aux "formidables illusions" et à l'esprit d'aveuglement catastrophique sur lesquels les traités de paix, selon lui, ont été fondés :

Les Anglais, évidemment ont été plus fous encore que nous. Ils ont vraiment cru qu'il n'y aurait jamais plus de guerre. Ils ont vraiment cru que l'Allemagne serait pacifique jusqu'à la consommation des temps. Déroutante naïveté. Il suffisait d'avoir réfléchi sur l'histoire et la structure de la Germanie pour comprendre qu'elle redevenait une nation de proie et une bête de combat s'ilôt qu'elle serait refaite et repaisée. Le phénomène hitlérien n'est pas, comme le croient certains, un accident dans l'histoire. Il est l'expression fatale de l'évolution allemande. Il sort logiquement des profondeurs de la nation. Si le fantasme Adolf Hitler avait été pendant la guerre, tué par une balle française, il s'appellerait aujourd'hui d'un autre nom, mais il serait là.

C'est pourquoi ceux qui veulent distinguer aujourd'hui et ses dirigeants, se trompent grandement. Ils raisonnent comme ceux qui, en 1914, opposaient le militarisme prussien à la nation allemande et faisaient la guerre pour délivrer cette dernière, qui n'avait jamais demandé à être délivrée.

M. de Kerillis ne se bornait pas à émettre des regrets rétrospectifs. Il signalait des erreurs qui pouvaient revivre.

Actuellement, certains sons de cloche donnent l'impression qu'on pourrait retomber facilement dans l'erreur de la "bonne Allemagne". La mauvaise Allemagne, c'est Hitler, ses lieutenants et son parti. La bonne Allemagne, c'est le peuple innombrable qui gémait sous leur loi féroce. Quelle erreur funeste! Quel manque de mémoire! Après tout, Hitler est au pouvoir parce qu'il y a été appelé régulièrement, légalement, au moyen du bulletin de vote, par la majorité des Allemands. A ce moment, il avait déjà écrit "Mein Kampf".

Sans doute, déclarait M. de Kerillis, il faudra que le régime hitlérien se liquide un jour. En politique, pas plus que dans la nature, les monstres ne peuvent vivre longtemps. Il ne suffira pas de changer alors le gouvernement et le drapeau du Reich; il faudra briser le formidable dynamisme qui, fatalement, transforme l'Allemagne en instrument de domination :

Quelques nationalistes français l'avaient compris... On ne les a pas crus. On a voulu faire l'expérience de réconcilier l'Allemagne avec l'humanité. On en est arrivé à ce résultat monstrueux que, vingt ans après une guerre universelle, il faut envisager, d'une heure à l'autre, une nouvelle guerre universelle. Les idéologues auront coûté cher!

Et M. de Kerillis concluait :

Aussi longtemps qu'elle ne sera pas abaissée d'une manière irrémédiable, comme l'a été l'Espagne de Charles-Quint, il n'y aura pas de sécurité durable pour les Nations.

Les sons de cloches que M. de Kerillis avait cru entendre ne l'avaient pas trompé. L'on pouvait encore rencontrer, en France, des hommes politiques tout prêts à reprendre, avec leur ancienne idéologie, la distinction entre la bonne et la mauvaise Allemagne. M. Blum le démontrait, en entendant, avec M. de Kerillis, une discussion vigoureuse :

Voilà déjà quelques semaines qu'on entend circuler des idées ou des propos comme ceux que M. de Kerillis a ramassés en système : "Si la guerre recommençait, on ne s'y laisserait plus prendre comme il y a vingt ans... L'Allemagne est incorrigible et incurable... Il faudrait en finir une bonne fois avec elle". Vis-à-vis de ces idées et de ces propos j'entends fixer sans aucune ambiguïté la pensée commune du socialisme français et du socialisme international. Le débat est grave en lui-même, et les circonstances de l'heure le rendent plus grave encore. Mais l'article de M. de Kerillis montre qu'il est nécessaire.

M. Blum se déclarait sur beaucoup de points d'accord avec M. de Kerillis. Il était comme lui partisan d'une coalition des puissances pacifiques, mais il s'écartait de ses conceptions sur des points fondamentaux :

Je m'élève également contre son appréciation du présent et contre sa prévision de l'avenir, sans parler de son interprétation du passé. Non seulement la position qu'il prend me paraît, dans les circonstances présentes, particulièrement inopportune et dangereuse, mais surtout elle repose sur des idées qui représentent en réalité, dès qu'on les examine

d'un peu près, un véritable racisme à rebours.

Hitler parle du peuple allemand comme d'une race élue et destinée par Dieu à la domination du monde. M. de Kerillis en parle comme d'une race maudite et condamnée à la barbarie par son histoire et par sa structure. C'est l'inverse, et c'est aussi la même chose... Mais je ne me laisse aller, et j'ai tort d'écarter, ainsi une discussion si importante qu'elle exige une sérieuse et méthodique application."

Dans un deuxième article intitulé : "Propagande à rebours", M. Léon Blum ajoutait :

M. de Kerillis affirme qu'il n'existe pas deux Allemagnes, une bonne et une mauvaise, et qu'il n'y en a qu'une seule, la pire. Il soutient que Hitler et son peuple se valent, se représentent exactement l'un l'autre, doivent être tenus pour pleinement solidaires l'un de l'autre. Il en conclut qu'au jour d'un règlement de compte éventuel, ce qui fut en 1919 une folle illusion deviendrait un crime et que l'Europe victorieuse devrait briser une fois pour toute la puissance allemande, c'est-à-dire, comme le faisait justement remarquer, Séverac, l'Allemagne elle-même.

Or considérons maintenant quel est l'objet, quelle est la direction de la propagande spirituelle conduite en ce moment même par la Grande-Bretagne et par la France. Elle tend manifestement à persuader la masse du peuple allemand que ses dirigeants nazis lui dissimulent la vérité et sur la situation réelle de l'Europe, et sur les sentiments réels des autres peuples à son égard. Les thèmes qu'elle s'applique à répandre sont de l'ordre de ceux-ci : "Vos tyrans vous tiennent dans l'ignorance ou vous abusent par le mensonge. Si vous sachiez la vérité, vous vous détacheriez d'eux. Vous ne vous laisseriez pas entraîner par eux à la guerre et à la ruine. Nous avons le droit de vous tenir ce langage, parce que nous distinguons entre vos tyrans et vous-mêmes, parce que nous ne nourrissons aucune animosité contre le peuple allemand, parce que nous ne demandons qu'à lui faire la place qui lui revient dans une Europe pacifiée..."

Les thèmes que je trace ainsi sont ceux qu'on retrouve non seulement dans les discours récents de M. Chamberlain, mais dans ceux de lord Halifax. Ce sont ceux qu'a développés le Labour Party dans l'admirable appel au peuple allemand, sur lequel j'ai appelé, voici quelques semaines, l'attention de nos camarades. Ce sont ceux qui inspirent les lettres privées répandues en Allemagne par l'initiative de l'éminent M. King Hall. Qui ne voit qu'ils reposent nécessairement sur le postulat que les tyrans "nazis" du peuple allemand ne le représentent pas authentiquement, qu'il n'y a pas entre eux solidarité insoluble, mais bien au contraire différence essentielle et divergence possible? En niant ce postulat, M. de Kerillis enlève tout support à la propagande qui reposait sur lui. Il permet au docteur Goebbels et à sa presse de répliquer victorieusement : "Vous voyez bien que nous vous disions la vérité et que c'est la propagande ennemie qui vous mentait. Vous voyez bien que le soi-disant front pacifique contre Hitler n'est qu'une coalition agressive contre l'Allemagne. Vous voyez bien que pour les Français le peuple allemand est toujours la race réprouvée et l'Etat allemand l'ennemi héréditaire."

Tous les renseignements qui peuvent filtrer d'Allemagne montrent comment les chefs hitlériens s'efforcent d'exploiter l'idée de l'"encerclement", pour rallier une opinion troublée et alarmée. C'est à la vie de l'Allemagne qu'on en veut, répètent-ils sur tous les tons; c'est à une lutte pour sa vie même que l'Allemagne sera peut-être obligée. Le "Bulletin quotidien" des Affaires étrangères publiait récemment la traduction de deux lettres adressées au "Times" sur ce sujet par Norman Angell et par Harold Nicholson. Notre camarade Norman Angell et M. Harold Nicholson — qui pourtant parla contre les accords de Munich à la Chambre des Communes — montraient l'un et l'autre combien il était nécessaire de déromper à cet égard le peuple allemand. Il faut persuader l'Allemagne, disait le premier, que nous sommes restés les champions de la paix par la sécurité collective, que notre but est toujours de construire une Europe égale, libre et juste. Il faut convaincre l'Allemagne, disait le second, que personne n'a jamais pensé à l'encerclement et qu'il dépend uniquement d'elle d'entrer dans le cercle. Voilà les paroles efficaces et d'autant plus efficaces qu'elles sont vraies. Quel serait l'effet de celles de M. de Kerillis si elles étaient prises comme l'expression de l'opinion collective de la France et de la politique française?

Déclarer qu'il n'y a pas de distinction possible entre Hitler et le peuple allemand, c'est agglomérer le peuple allemand autour de Hitler, déclarer qu'il existe entre eux une solidarité foncière, insoluble, c'est la sceller. Je ne mets aucunement en cause les motifs de M. de Kerillis. Je sais fort bien qu'il n'a été ni par son patriotisme ardent. Mais on conviendra que son ardeur lui a fait commettre, pour le moins, une surprenante erreur tactique. Je suppose qu'à la réflexion il en conviendra avec lui-même et il passera maintenant du plan pratique au plan historique et doctrinal.

Sous prétexte de ne point admettre de racisme à rebours, le parti socialiste condamnait les idées exprimées par M. de Kerillis sur la psychologie guerrière de l'Allemagne. M. J. B. Séverac le confirmait dans le *Populaire*. Il se déclarait comme M. Blum, fermement attaché à la distinction entre la bonne et la mauvaise Allemagne : "Nous croyons que sous l'Allemagne de Hitler, de ses lieutenants et de son parti se cache et se cherche une autre Allemagne".

Cette Allemagne était, selon lui, celle qui restait fidèle aux grandes idées venues des révolutions de Paris, celle des internés, celle des démocrates, celle des ouvriers social-démocrates et communistes. M. Séverac affirmait que le parti socialiste continuait à compter sur cette Allemagne "qui est la bonne et qui est aussi la vraie".

Cette controverse, en juillet 1939, pouvait sembler purement théorique. Les événements malheureux qui devaient suivre ont prouvé que ce n'était, hélas! point le cas...

Sans doute M. Léon Blum et M. Séverac étaient-ils convaincus, comme doivent l'être aujourd'hui M. Coldwell et sir Stafford Cripps, que l'Allemagne d'Hitler était une Allemagne guerrière; mais ils se laissaient imposer une attitude fautive par

(Suite à la page 4)

E.-Ch. HAMEL

Le besoin pressant d'infirmières

La pénurie actuelle des gardes-malades met en lumière le rôle important que la profession d'infirmière joue dans la vie de chaque Canadien.

Avant la guerre, cette profession évalua pour le plus grand nombre d'entre nous l'idée de service hospitalier ou de service privé. Evidemment, le service hospitalier demeurera toujours le champ d'action où la majorité des gardes-malades pourront mettre en pratique les qualités acquises durant leurs années d'entraînement. Mais le besoin pressant d'infirmières ne se fait pas seulement sentir dans les hôpitaux et les institutions; les services sanitaires et une foule d'autres organismes sont de nouveaux champs d'action où les infirmières peuvent déployer tout leur savoir-faire.

Nous sommes maintenant à même de comprendre la part importante que les gardes-malades prennent au maintien de la santé et du bien-être de chacun de nous. Il est inquiétant de constater combien, dans un trop grand nombre d'hôpitaux canadiens, le personnel est restreint, et qu'il y a également trop peu d'infirmières dans les usines de guerre et les centres industriels. La pénurie de gardes-malades dans les services sanitaires se fait sentir dans une proportion de 40 p.c. Jamais encore le manque d'infirmières ne s'est manifesté d'une façon aussi aiguë; jamais encore d'aussi brillantes perspectives ne se sont offertes à des jeunes filles qui veulent embrasser la profession d'infirmières.

Une jeune fille qui s'intéresse sincèrement à cette carrière et qui possède les qualités physiques et mentales requises, peut devenir infirmière sans avoir à débours une forte somme d'argent. L'étudiant garde-malade reçoit son entraînement sans qu'il lui en coûte beaucoup, et une fois graduée elle est prête à servir l'humanité d'une foule de manières.

Parmi les jeunes filles qui font actuellement leurs études d'infirmières, il y en a qui seront engagées dans les hôpitaux civils et les institutions. D'autres feront du service dans les hôpitaux pour vétérans. Un grand nombre exerceront leur profession dans les industries; elles pourront aussi obtenir des emplois dans les services publics et être hôtesses à bord des avions. Les jeunes filles revêtues de l'uniforme d'infirmière pourront aussi travailler aux services d'assistance et de réhabilitation aux pays ou à l'étranger. Elles pourront se spécialiser dans le soin des enfants ou encore travailler comme assistantes dans les laboratoires, ou encore comme techniciennes en rayons X. Quant aux infirmières qui désirent poursuivre leurs études, de nombreux postes leur sont offerts, tels que surintendantes d'hôpital, directrices de gardes-malades et institutrices dans les écoles d'infirmières.

Ceci n'est qu'un aperçu des ressources qui s'offrent à la garde-malade diplômée. Pour un grand nombre d'entre nous, une revue des services que cette profession peut rendre est en quelque sorte une révélation. Il y a une place dans cette carrière pour toute jeune femme intelligente qui possède une bonne santé.

"Ca, c'est du bon café!"

LE CAFÉ "SALADA"

NOUVEAU-DELICIEUX!

Les Mots Croisés du Jour

par TITILLIT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

HORIZONTALEMENT
1.—Art de la navigation, sur mer — Navire de commerce, à vapeur, transportant des lettres, des passagers.
2.—Se dit d'un hydravion qui se pose à la surface de l'eau — Appareil de l'atterrissage.
3.—Solennité de nos pays, — Vient au monde — Partie épique du vin.
4.—Instrument de chirurgie — Piquet de "ton, ta" — Empereurs de Russie.
5.—Loupes — Produit au dehors — Incendie.
6.—Hardis, audacieux — Manière, façon — Courbe que décrit une planète.
7.—Bateau destiné à lancer des torpilles — Pron. personnel (18 pers. sing.).
8.—Adresse — Crâne — Equerre.
9.—Contre-torpilleur — Marche très rapide — Chef-lieu (Pas-de-Calais).
10.—Saupoudrasse de borax — 2 pièces métalliques — Avis, opinion.
11.—Bière anglaise légère — Fruit de métal — Fort, vigoureux — R.

VERTICALEMENT
1.—Homme avant à la manœuvre d'un vaisseau — Soldats de la cavalerie de ligne.
2.—D'une manière tendre — Plein de vents — Pron. personnel (25 pers. sing.).
3.—Placer sous une remise — Partie du théâtre où jouent les acteurs.
4.—Nom officiel de la Perse — Nom de divers minéraux pierreux.
5.—Gaulois de naissance du 1er siècle.
6.—S'est dit pour "nichée" — Se séparé en rayons.
7.—Epoque — Sucre obtenu par la saccharification incomplète de l'amidon — Bruit sec.
8.—Commune de l'Artois — Cité légendaire bretonne — Fit un blâme.
9.—Impératrice — Gros canard du Nord.
10.—Morceau, tige — Ville d'Espagne (Sud) — He de l'Atlantique.
11.—Lequel, laquelle — Perce l'intérieur — L'extrémité le dépit — Préf. privé.
12.—La plus sentinelle nationale des provinces de l'Amérique irlandaise — Fém. de "ton" — Conduite.
13.—En les — 80 tonnes — 100 tonnes — 120 tonnes — 140 tonnes — 160 tonnes — 180 tonnes — 200 tonnes — 220 tonnes — 240 tonnes — 260 tonnes — 280 tonnes — 300 tonnes — 320 tonnes — 340 tonnes — 360 tonnes — 380 tonnes — 400 tonnes — 420 tonnes — 440 tonnes — 460 tonnes — 480 tonnes — 500 tonnes — 520 tonnes — 540 tonnes — 560 tonnes — 580 tonnes — 600 tonnes — 620 tonnes — 640 tonnes — 660 tonnes — 680 tonnes — 700 tonnes — 720 tonnes — 740 tonnes — 760 tonnes — 780 tonnes — 800 tonnes — 820 tonnes — 840 tonnes — 860 tonnes — 880 tonnes — 900 tonnes — 920 tonnes — 940 tonnes — 960 tonnes — 980 tonnes — 1000 tonnes — 1020 tonnes — 1040 tonnes — 1060 tonnes — 1080 tonnes — 1100 tonnes — 1120 tonnes — 1140 tonnes — 1160 tonnes — 1180 tonnes — 1200 tonnes — 1220 tonnes — 1240 tonnes — 1260 tonnes — 1280 tonnes — 1300 tonnes — 1320 tonnes — 1340 tonnes — 1360 tonnes — 1380 tonnes — 1400 tonnes — 1420 tonnes — 1440 tonnes — 1460 tonnes — 1480 tonnes — 1500 tonnes — 1520 tonnes — 1540 tonnes — 1560 tonnes — 1580 tonnes — 1600 tonnes — 1620 tonnes — 1640 tonnes — 1660 tonnes — 1680 tonnes — 1700 tonnes — 1720 tonnes — 1740 tonnes — 1760 tonnes — 1780 tonnes — 1800 tonnes — 1820 tonnes — 1840 tonnes — 1860 tonnes — 1880 tonnes — 1900 tonnes — 1920 tonnes — 1940 tonnes — 1960 tonnes — 1980 tonnes — 2000 tonnes — 2020 tonnes — 2040 tonnes — 2060 tonnes — 2080 tonnes — 2100 tonnes — 2120 tonnes — 2140 tonnes — 2160 tonnes — 2180 tonnes — 2200 tonnes — 2220 tonnes — 2240 tonnes — 2260 tonnes — 2280 tonnes — 2300 tonnes — 2320 tonnes — 2340 tonnes — 2360 tonnes — 2380 tonnes — 2400 tonnes — 2420 tonnes — 2440 tonnes — 2460 tonnes — 2480 tonnes — 2500 tonnes — 2520 tonnes — 2540 tonnes — 2560 tonnes — 2580 tonnes — 2600 tonnes — 2620 tonnes — 2640 tonnes — 2660 tonnes — 2680 tonnes — 2700 tonnes — 2720 tonnes — 2740 tonnes — 2760 tonnes — 2780 tonnes — 2800 tonnes — 2820 tonnes — 2840 tonnes — 2860 tonnes — 2880 tonnes — 2900 tonnes — 2920 tonnes — 2940 tonnes — 2960 tonnes — 2980 tonnes — 3000 tonnes — 3020 tonnes — 3040 tonnes — 3060 tonnes — 3080 tonnes — 3100 tonnes — 3120 tonnes — 3140 tonnes — 3160 tonnes — 3180 tonnes — 3200 tonnes — 3220 tonnes — 3240 tonnes — 3260 tonnes — 3280 tonnes — 3300 tonnes — 3320 tonnes — 3340 tonnes — 3360 tonnes — 3380 tonnes — 3400 tonnes — 3420 tonnes — 3440 tonnes — 3460 tonnes — 3480 tonnes — 3500 tonnes — 3520 tonnes — 3540 tonnes — 3560 tonnes — 3580 tonnes — 3600 tonnes — 3620 tonnes — 3640 tonnes — 3660 tonnes — 3680 tonnes — 3700 tonnes — 3720 tonnes — 3740 tonnes — 3760 tonnes — 3780 tonnes — 3800 tonnes — 3820 tonnes — 3840 tonnes — 3860 tonnes — 3880 tonnes — 3900 tonnes — 3920 tonnes — 3940 tonnes — 3960 tonnes — 3980 tonnes — 4000 tonnes — 4020 tonnes — 4040 tonnes — 4060 tonnes — 4080 tonnes — 4100 tonnes — 4120 tonnes — 4140 tonnes — 4160 tonnes — 4180 tonnes — 4200 tonnes — 4220 tonnes — 4240 tonnes — 4260 tonnes — 4280 tonnes — 4300 tonnes — 4320 tonnes — 4340 tonnes — 4360 tonnes — 4380 tonnes — 4400 tonnes — 4420 tonnes — 4440 tonnes — 4460 tonnes — 4480 tonnes — 4500 tonnes — 4520 tonnes — 4540 tonnes — 4560 tonnes — 4580 tonnes — 4600 tonnes — 4620 tonnes — 4640 tonnes — 4660 tonnes — 4680 tonnes — 4700 tonnes — 4720 tonnes — 4740 tonnes — 4760 tonnes — 4780 tonnes — 4800 tonnes — 4820 tonnes — 4840 tonnes — 4860 tonnes — 4880 tonnes — 4900 tonnes — 4920 tonnes — 4940 tonnes — 4960 tonnes — 4980 tonnes — 5000 tonnes — 5020 tonnes — 5040 tonnes — 5060 tonnes — 5080 tonnes — 5100 tonnes — 5120 tonnes — 5140 tonnes — 5160 tonnes — 5180 tonnes — 5200 tonnes — 5220 tonnes — 5240 tonnes — 5260 tonnes — 5280 tonnes — 5300 tonnes — 5320 tonnes — 5340 tonnes — 5360 tonnes — 5380 tonnes — 5400 tonnes — 5420 tonnes — 5440 tonnes — 5460 tonnes — 5480 tonnes — 5500 tonnes — 5520 tonnes — 5540 tonnes — 5560 tonnes — 5580 tonnes — 5600 tonnes — 5620 tonnes — 5640 tonnes — 5660 tonnes — 5680 tonnes — 5700 tonnes — 5720 tonnes — 5740 tonnes — 5760 tonnes — 5780 tonnes — 5800 tonnes — 5820 tonnes — 5840 tonnes — 5860 tonnes — 5880 tonnes — 5900 tonnes — 5920 tonnes — 5940 tonnes — 5960 tonnes — 5980 tonnes — 6000 tonnes — 6020 tonnes — 6040 tonnes — 6060 tonnes — 6080 tonnes — 6100 tonnes — 6120 tonnes — 6140 tonnes — 6160 tonnes — 6180 tonnes — 6200 tonnes — 6220 tonnes — 6240 tonnes — 6260 tonnes — 6280 tonnes — 6300 tonnes — 6320 tonnes — 6340 tonnes — 63